FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1911 — N°

THÈSE

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

E. T. W. HOFFMANN

ÉTUDE MÉDICO-PSYCHOLOGIQUE

PAR

GASTON KUENEMANN

Externe des Hôpitaux

Né à Paris, le 11 Septembre 1883

Président : M. GILBERT BALLET, Professeur

PARIS

LIBRAIRIE MÉDICALE ET SCIENTIFIQUE

JULES ROUSSET

1, rue Casimir-Delavigne et rue Monsieur-le-Prince, 12

1911

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Doyen	M. LANDOUZY
Professeurs	MM.
Anatomie	NICOLAS
Physiologie	Ch. RICHET
Physique médicale	GARIEL
Chimie organique et Chimie générale	GAUTIER
Parasitologie et Histoire naturelle médicale	BLANCHARD
Pathologie et thérapeutique générales	ACHARD
Pathologie médicale	WIDAL DEJERINE
Pathologie chirurgicale	LANNELONGUE
Anatomie pathologique	Pierre MARIE
Histologie	PRENANT
Opérations et appareils	HARTMANN
Pharmacologie et matière médicale	POUCHET
Thérapeutique	GILBERT
Hygiène	CHANTEMESSE
Médecine légale	THOINOT
Histoire de la médecine et de la chirurgie	CHAUFFARD
Pathologie expérimentale et comparée	ROGER
Clinique médicale	HAYEM DIEULAFOY DEBOVE LANDOUZY
Maladie des enfants	HUTINEL
Clinique de pathologie mentale et des maladies de l'encéphale	Gilbert BALLET
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	GAUCHER
Clinique des maladies du système nerveux	RAYMOND
Clinique chirurgicale	Pierre DELBET QUENU RECLUS SEGOND
Clinique ophtalmologique	DE LAPERSONNE
Clinique des maladies des voies urinaires	ALBARRAN
Clinique d'accouchements	PINARD BAR RIBEMONT-DESSAIGNES
Clinique gynécologique	POZZI
Clinique chirurgicale infantile	KIRMISSON
Clinique thérapeutique	A. ROBIN

Agrégés en exercice

MM.			
AUVRAY	CUNÉO	LAUNOIS	NOBÉCOURT
BALTHAZARD	DEMELIN	LECENE	OMBREDANNE
BRANCA	DESGREZ	LEGRY	POTOCKI
BEZANÇON Fern.	DUVAL Pierre	LENORMANT	PROUST
BRINDEAU	GOSSET	LŒPER	RENON
BROCA André	GOUGET	MACAIGNE	RICHAUD
BRUMPT	JEANNIN	MAILLARD	RIEFFEL
CARNOT	JEANSELME	MARION	SICARD
CASTAIGNE	JOUSSET André	MORESTIN	ZIMMERN
CLAUDE	LABBE Marcel	MULON	
COUVELAIRE	LANGLOIS	NICLOUX	

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A LA MÉMOIRE DE MON PÈRE

A MA MÈRE

A MES PARENTS

A MES AMIS

A mon Président de Thèse

MONSIEUR LE PROFESSEUR GILBERT BALLET

PROFESSEUR A LA FACULTÉ DE MÉDECINE

CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR

Digitized by the Internet Archive
in 2025

https://archive.org/details/etudemedicopsych0000gast

A mes Maîtres dans les Hôpitaux

1re et 2e années :

M. le docteur KLIPPEL, médecin de l'hôpital Tenon.

M. le professeur agrégé LEJARS, chirurgien de l'hôpital Tenon.

M. le professeur agrégé JALAGUIER, chirurgien de l'hospice des Enfants-Assistés.

Externat :

M. le docteur KLIPPEL, médecin de l'hôpital Tenon.

M. le docteur BAUMGARTNER, chirurgien des hôpitaux.

M. le docteur CHEVRIER, chirurgien des hôpitaux.

M. le docteur LERMOYEZ, laryngologiste de l'hôpital Saint-Antoine.

M. le docteur RIST, médecin de l'hôpital Trousseau.

M. le professeur agrégé DEMELIN, médecin-accoucheur de l'hôpital Tenon.

M. le professeur agrégé MARION, chirurgien de l'hôpital Lariboisière.

M. le docteur G. KUSS, médecin-chef du sanatorium d'Angicourt.

PRÉFACE

Hoffmann et Edgard Poë sont cités constamment comme les types parfaits de l'écrivain alcoolique. Bien des essais déjà ont vulgarisé cette notion et ont mis en valeur de façon excellente, tout ce que leur vie présente de pittoresque et d'extraordinaire. Au point de vue médical pur, E. Poë fut étudié récemment par M. Lauvrière, au cours d'une thèse très complète. Mais semblable travail ne fut jamais fait, à notre connaissance, sur Hoffmann, ni en Allemagne, ni en France.

Il est pourtant intéressant d'étudier Hoffmann après Poë, et de les dresser en face l'un de l'autre pour montrer combien ils sont différents. Contrairement aux idées reçues, Poë n'est pas un alcoolique. C'est le type du dipsomane, de l'aliéné raisonnant qui ne boit que par accès, lorsque sa crise le prend, et chez qui l'alcoolisme n'est qu'un phénomène secondaire. Hoffmann, au contraire, est le type de l'alcoolique, de l'intoxiqué chronique, qui boit par plaisir et par habitude et non pour obéir à une impulsion irrésistible et intermittente.

Cette distinction, si l'on en croyait Lasègue, ne serait pas

en faveur de Hoffmann : « La dipsomanie, dit-il, n'est la maladie ni des imbéciles, ni des gens de peu. Qui oserait en dire ou même en penser autant des alcooliques ? » Et, plus loin : « Autant la dipsomanie est la maladie des gens du monde, autant l'alcoolisme est celle des classes populaires ». Ces aphorismes sont certainement exagérés, et il n'y a aucune raison pour ne pas comprendre dans le même arrêt les intoxications par l'opium, la morphine ou le haschich, qui sont pourtant le privilège d'une élite. Les intoxiqués se recrutent, en réalité, dans tous les milieux. L'alcoolisme est l'intoxication populaire par excellence parce qu'elle est la moins coûteuse et que le toxique est des plus faciles à se procurer. Mais quel que soit le poison employé, l'état mental de l'intoxiqué est analogue et compatible aussi bien avec l'intelligence la plus rare qu'avec la plus fruste des mentalités.

L'alcoolisme, comme toutes les intoxications de même nature, ne s'observe que chez des prédisposés, des anormaux qui éprouvent le besoin de stimulants, qui recherchent un état euphorique que l'équilibre instable de leur psychisme ne leur donne pas à l'état normal. Mais cette tare n'exclut pas les qualités intellectuelles les plus remarquables et Hoffmann en offre la démonstration la plus complète. Issu d'une famille où les anomalies mentales étaient fréquentes et bien caractérisées, il payait son tribut à l'hérédité, tout en présentant d'autre part un développement intellectuel bien supérieur à la moyenne.

On pourrait reprendre ici la thèse de Lombroso et considère précisément les tares psychiques de Hoffmann comme le complément obligé du développement exagéré de son

intelligence. « Dans la nature, il n'existe aucun grand progrès qui ne soit associé à une grande régression ; surtout quand il s'agit de cette énergie que la nature protège le moins de toutes, l'énergie de la pensée, si bien que, dans l'échelle animale, les excès en sont punis par la stérilité. » (Les Conquêtes de la Psychiatrie.) On pourrait même aller encore plus loin et considérer avec Jérôme Coigniard l'intelligence comme une tare suprême : « L'état militaire, dit-il, a cela d'approprié à la nature humaine qu'on n'y pense jamais et il est clair que nous ne sommes pas faits pour penser. La pensée est une maladie particulière à quelques individus et qui ne se propagerait pas sans amener promptement la fin de l'espèce » (Opinions de Jérome Coigniard, ch. IX). Dès qu'on veut apprécier les choses au point de vue de leur valeur absolue, toutes les hypothèses sont légitimes, selon le critérium choisi et le point de vue auquel on se place, et il est toujours possible, pour employer le langage de Nietzsche, de renverser les valeurs et de les renverser autant de fois qu'on le désire.

Aussi, laissant de côté ces questions un peu trop discutables, nous nous contenterons d'étudier les conditions dans lesquelles se développe l'alcoolisme de Hoffmann et l'influence qu'il eut sur sa vie et sur son œuvre. Là nous restons dans le domaine de l'observation scientifique et nous verrons que l'alcool imprime, en effet, à la vie et au génie de Hoffmann, un cachet tout spécial.

Notre Maître, M. Klippel, a coutume de distinguer parmi les hommes de génie, qui ont présenté à un moment donné des accidents psychiques, deux catégories : chez les uns, ces accidents ont influé nettement sur les œuvres

qu'ils produisirent ensuite, alors que, chez d'autres, ils constituent un phénomène passager, n'ayant eu sur l'œuvre aucune répercussion. Cette différence s'explique parfaitement si l'on songe qu'il y a des maladies mentales aiguës, graves au point d'empêcher toute production intellectuelle de quelque valeur, mais parfaitement curables et ne laissant après elles aucune séquelle, et que, au contraire, d'autres affections chroniques sont, au début, assez peu intenses pour permettre au malade de continuer à produire, mais influent sur la qualité de cette production et la marquent de stigmates caractéristiques.

Parmi les génies de la première catégorie, on peut citer Auguste Comte, qui fut enfermé dans une maison de santé entre les années 1826 et 1828 et dont l'œuvre, au moins jusqu'en 1845, est bien la moins morbide qu'on puisse rêver. Nietzsche, au contraire, que nous citions tout à l'heure, se classerait dans la seconde catégorie. Ses dernières œuvres et surtout son « Ecce Homo » portent nettement la griffe de la paralysie générale dont il mourut peu après.

La psychose alcoolique de Hoffmann, maladie essentiellement chronique, devait influer également sur sa production. Et il est d'autant plus facile et d'autant plus intéressant de l'étudier qu'elle a retenti plus profondément et plus longtemps sur sa vie et sur son œuvre.

CHAPITRE PREMIER

LA VIE DE E. T. W. HOFFMANN

(1776-1822)

La vie de Hoffmann fournirait à elle seule la matière d'un véritable roman, mais elle est trop connue pour que nous insistions sur ses détails, malgré leur pittoresque. Hitzig et Funck, tous deux grands amis de Hoffmann, nous l'ont contée tout au long et les biographes postérieurs n'ont rien ajouté de neuf à leurs récits. En France, Loève-Veimars, le premier traducteur de Hoffmann, fit de leurs mémoires une adaptation très suffisante que vint compléter Champfleury en y joignant quelques anecdotes curieuses. Nous nous contenterons d'indiquer les grandes lignes de cette existence si mouvementée, nous réservant de revenir plus tard sur certains points particulièrement intéressants pour l'étude que nous avons entreprise.

Ernst-Theodor-Wilhelm Hoffmann naquit à Königsberg, en Prusse, le 24 janvier 1776. C'était le second fils du con-

seiller au Tribunal, Bernard-Wilhelm Hoffmann. Il n'avait pas trois ans lorsque son père et sa mère, fatigués d'une vie en commun que leur humeur respective rendait intolérable, se séparaient à l'amiable. Le père obtint sa nomination à Intersburg et partit en emmenant le fils aîné. La mère se retira dans sa famille, à Königsberg même, gardant le plus jeune fils dont la tutelle fut confiée dès lors à son oncle maternel, le conseiller Ottfried Wenzel Dörffer.

L'oncle s'occupa fort sérieusement de l'éducation de son neveu et, dès l'âge de seize ans, le 27 mars 1792, Hoffmann était en mesure de commencer ses études de droit à l'Université de Königsberg. Trois ans après il était auditeur au Conseil de régence et, en mars 1800, il passait à Berlin l'*examen rigoureux* donnant accès aux emplois de la haute magistrature. Presque aussitôt, on le nommait assesseur au Conseil de régence de Posen.

Il était donc magistrat, comme l'avaient été son père, ses oncles, ses grands-parents. Il n'avait plus qu'à remplir consciencieusement sa tâche quotidienne et à attendre l'avancement inévitable. Mais sous le magistrat, il y avait l'artiste. Dès l'âge de treize ans, Hoffmann avait commencé à lire tout ce qui lui tombait sous la main et à cultiver passionnément tous les arts sans distinction, sans règle, sans mesure. Il dessinait, peignait, jouait du piano, composait des œuvres musicales et fixait lui-même, dans des romans en plusieurs volumes, ses enthousiasmes de jeune homme et ses idées sur toutes choses. Pendant les loisirs que lui laissaient ses études, il rêvait d'une vie consacrée tout entière aux lettres et aux arts, passée au milieu d'une société intelligente et cultivée, comprenant et goûtant tout ce qui

est beau. Aussi les débuts de son séjour à Posen lui furent-ils pénibles. Ses collègues se désintéressaient profondément de ce qui faisait pour lui tout l'intérêt de la vie, préférant une bonne bouteille à toutes les sonates de Mozart et le sourire d'une jeune polonaise à celui de la Madone sixtine. Ils finirent même par persuader Hoffmann qui se laissa entraîner à boire avec eux. Cette faiblesse ne l'empêcha pas de continuer à mépriser cordialement ses compagnons et il en vint à témoigner son mépris de façon éclatante en répandant une série de caricatures sur les habitants de Posen, qui fit un gros scandale. Le résultat ne s'en fit pas attendre et l'artiste trop habile fut envoyé en disgrâce à Plozk, en 1802. Il venait de se marier à Posen même avec une jeune Polonaise de 22 ans, Maria Thécla Michaéline Rorer, qui le suivit dans son exil.

Les deux ans qu'il passa à Plozk, petite ville perdue de la Prusse orientale, lui furent très profitables. Vivant presque seul et très retiré, il partageait son temps entre les bureaux de la régence, dont il était le travailleur le plus actif, et ses essais artistiques et littéraires qui l'empêchaient de sentir son isolement. Il prit goût à cette existence laborieuse et, lorsqu'il fut nommé, en 1804, conseiller de régence à Varsovie, ville aussi animée que Plozk était triste, il ne changea rien à sa façon de vivre. Il fallut les instances de Hitzig, dont il fit la connaissance à Varsovie même, pour le décider à voir quelques amis choisis, parmi lesquels le poète Zacharias Werner.

Cependant, on commençait à le connaître et à parler de lui comme artiste. Un riche amateur, ayant fondé une société de concerts, chargea Hoffmann de peindre à fresque

les locaux de la société et de diriger l'orchestre, ce dont il s'acquitta mieux encore qu'on ne l'avait supposé. C'était enfin la vie qu'il avait toujours rêvée. Il ne devait pas la mener longtemps.

A la suite de la bataille d'Iéna, Varsovie devint un centre d'opérations militaires que se disputèrent l'armée russe et l'armée française. Une fois les Français maîtres de la ville, les fonctionnaires prussiens se trouvèrent brusquement destitués. En se retirant, ils emportèrent l'argent resté dans les caisses prussiennes et le partagèrent entre eux, ce qui leur permit de vivre en attendant des jours plus heureux. Mais, pour Hoffmann, ce petit trésor survenant si inopinément fut l'origine d'une longue période de misère. Depuis Posen, il n'avait jamais renoncé complètement à boire et il aimait toujours la vie joyeuse. Se trouvant à Varsovie, sans aucune occupation régulière et bien pourvu d'argent, il partagea son temps entre les tavernes et les concerts et dépensa sans compter. Au bout de quelques mois il était sans ressources et dut renvoyer à Posen sa femme, sa petite fille et une nièce de douze ans dont il avait pris la charge, en priant ses beaux-parents de subvenir provisoirement aux besoins de sa famille.

Lui-même, resté à Varsovie, tomba malade assez gravement et, lorsqu'il fut rétabli, ses amis avaient fui peu à peu devant l'invasion française. Il se trouvait presque isolé. Il fallait pourtant gagner quelque argent. Après maintes démarches à Posen et à Berlin, il trouve une place de chef d'orchestre au théâtre de Bamberg. Mais la guerre avait, là aussi, ruiné le pays. Ce théâtre était en déconfiture, les artistes, las de n'être jamais payés, le quittèrent un à un,

et Hoffmann, bien que cumulant les fonctions de chef d'orchestre, de compositeur, de metteur en scène et de peintre de décors, restait toujours aussi gueux.

C'est alors qu'il écrivit à Rochlitz, le directeur de la *Gazette musicale de Leipzig*, pour lui proposer sa collaboration. Celui-ci fut immédiatement saisi par l'esprit et le style de la lettre et répondit en commandant plusieurs articles. A partir de ce jour, Hoffmann ne cessa plus d'écrire et sa réputation s'établit rapidement. En même temps, le théâtre de Bamberg retrouvait son ancienne fortune sous un nouveau directeur et on commençait à payer les artistes. De 1810 à 1813, Hoffmann gagne de l'argent, et mène une vie agitée et joyeuse. Tour à tour chef d'orchestre à Bamberg, à Leipzig, à Dresde, où il se trouve lors du bombardement de la ville par les Français, il ajoutait aux ressources de cette fonction ce que lui rapportaient ses compositions musicales, ses tableaux et ses œuvres littéraires. Mais c'était encore une existence mal assurée. Il dépensait largement ce qu'il gagnait, se surmenait sans compter. En 1812, il finit par se trouver malade à Leipzig et, une fois rétabli, ce fut de nouveau la misère, car il avait perdu sa place.

Heureusement, ses amis veillaient sur lui. L'Allemagne, enfin délivrée de l'invasion française, venait de constituer une administration nouvelle. Hoffmann, malgré le tort que ses succès d'artiste et sa vie désordonnée faisaient à sa réputation de juriste, obtint de nouveau du service dans les bureaux de l'Etat. Nommé d'abord simple surnuméraire, sans appointements fixes, il devint, au bout d'un an, conseiller au Kammergericht (1816). En 1819, il fait partie de la commission d'enquête établie contre les sociétés

secrètes. Enfin, en 1821, on le nomme conseiller à la Cour d'appel, poste éminent, grassement rétribué et qui laissait à son titulaire de nombreux loisirs.

A ce moment, Hoffmann était parfaitement heureux, riche, considéré, en pleine célébrité littéraire. Les éditeurs se disputaient ses contes et les payaient un prix extraordinaire pour l'époque. Malheureusement, les excès de boisson qu'il faisait régulièrement avaient profondément miné son organisme. Au mois de janvier 1822, il est pris de paralysie des membres inférieurs. A partir de ce moment, la maladie fit des progrès rapides. Confiné à la chambre, il vit la paralysie gagner peu à peu les membres supérieurs et lorsqu'il mourut, le 25 juin 1822, après cinq mois de souffrances physiques et morales, la tête seule avait conservé ses mouvements.

CHAPITRE II

L'HÉRÉDITÉ

Dans sa vie si accidentée, Hoffmann avait été bien souvent la victime des grands événements politiques qui désolaient alors l'Allemagne. Mais « l'événement en soi, dit Mæterlinck, c'est l'eau pure que nous verse la fortune et il n'a d'ordinaire par lui-même ni saveur, ni couleur, ni parfum. Il devient beau ou triste, doux ou amer, mortel ou vivifiant, selon la qualité de l'âme qui le recueille » (La Sagesse et la Destinée, p. 24). Hoffmann réagit à ces événements selon la qualité de son âme et, s'ils lui furent si souvent néfastes, c'est peut-être que, comme nous l'avons déjà dit, elle n'était pas parfaitement équilibrée.

L'alcoolisme, comme du reste n'importe quelle psychose, ne se développe pas sur un terrain normal. Il faut une prédisposition et la prédisposition de Hoffmann remontait jusqu'à ses ascendants. « L'hérédité, dit Magnan, rayonne sur toute la pathologie mentale. » Ce principe est particu-

lièrement vrai pour Hoffmann dont les antécédents héréditaires sont notablement chargés au point de vue névropathique.

Bernhardt Wi helm Hoffmann, son père, était un homme de tempérament artistique et poétique, renommé pour son esprit, mais facilement exalté et scandalisant la bonne société de Königsberg par son mépris absolu des conventions et le désordre extrême qu'il laissait paraître. Il se maria très tard, âgé de plus de quarante ans et s'aperçut, aussitôt marié, qu'il eût aussi bien fait de s'en tenir à la vie qu'il avait menée jusque là. Il persista néanmoins dix ans dans son erreur, puis, brusquement, se décida à reprendre sa liberté. Il se sépara de sa femme à l'amiable, emmenant avec lui son fils aîné et vécut dès lors loin de Königsberg, sans plus s'inquiéter de ceux qu'il y laissait.

Le caractère de *Madame Hoffmann mère* contrastait en tous points avec celui de son mari, présentant les mêmes exagérations, mais en sens inverse. Elevée par son père avec une grande sévérité, elle avait un amour excessif de l'ordre et de la régularité et craignait fort l'opinion du prochain. L'insouciance et l'exubérance de son mari lui étaient de perpétuels sujets de trouble et de soucis. Elle devint triste, mélancolique, et finit, après le départ de son mari, par se confiner dans une chambre de la maison de sa mère, d'où elle ne sortait presque jamais. C'était au point que Hippel, le camarade d'enfance de Hoffmann, put fréquenter la maison pendant dix ans, sans l'apercevoir plus de trois ou quatre fois. Indifférente à tout, elle ne s'occupait même plus de son fils, qui ne la voyait qu'à peine. Une seule personne était reçue volontiers par elle, c'était Mme Werner, la mère

du poète, une mystique exaltée, qui se croyait une incarnation nouvelle de la Vierge et chantait des cantiques à son propre fils, qu'elle prenait pour le Messie. Sous son influence, Mme Hoffmann fit elle-même un délire de même nature, et se persuada, par contraste, qu'elle avait donné le jour à une incarnation de l'Esprit Malin. Les moindres espiégleries de son fils lui semblaient des manifestations de sa nature diabolique et la confirmaient dans sa croyance. Elle finit par s'éteindre le 13 mars 1796, silencieusement. On la trouva morte, le matin, en entrant dans sa chanmbre.

En somme, un père instable et déséquilibré, une mère débile mentale, finissant par faire, sous l'influence d'une mystique, un délire de l'ordre des folies à deux, voilà pour les antécédents héréditaires immédiats de Hoffmann. Ajoutons-y le fait aggravant de la *consanguinité* de ses ascendants. Son père et sa mère étaient cousins germains, étant issus de deux sœurs. Il n'en fallait pas autant pour faire de Hoffmann un candidat à quelque psychose.

Les autres membres de la famille ne présentaient pas de semblables tares. Seul le frère de Mme Hoffmann, le conseiller Ottfried Wenzel Dörffer, peut-être considéré comme anormal. Méticuleux à l'excès, il avait réglé sa vie une fois pour toutes et, invariablement, consacrant chaque jour tant d'heures au sommeil, tant aux repas, tant à la promenade et tant à la lecture, et ainsi de suite pour chacune des manifestations de son activité. C'est lui qui fut chargé d'élever le jeune Hoffmann et c'est sous sa direction que celui-ci devait vivre ses années d'enfance.

CHAPITRE II

L'ÉDUCATION — LES INFLUENCES PREMIÈRES

Hoffmann ne fut pas un enfant précoce. C'était un caractère timide, docile et plastique, sans force de réaction personnelle, se soumettant sans broncher à tous ceux qui savaient prendre empire sur lui. Il suivit sans murmurer l'emploi du temps méticuleux que lui imposait l'oncle Ottfried et apprit docilement ce qu'on lui enseignait, mais sans s'y intéresser le moins du monde. Pourtant, dès cette époque, un trait de son caractère est bien développé, c'est l'esprit d'observation malicieuse qui lui faisait remarquer tout ce qui, autour de lui, prêtait au ridicule et lui permettait de trouver l'occasion de mystifier ceux devant qui il était obligé de plier.

Envoyé dès l'âge de 7 ans au collège du Dr Wannowsky, à Königsberg, il passa parfaitement inaperçu dans la masse des élèves. L'oncle Ottfried essaie de faire son éducation musicale, mais bien vite il désespère d'arriver jamais au moindre résultat. Hoffmann ne savait pas, de lui-même, trouver quelque intérêt à des études qu'on lui présentait de façon peu aimable.

Ce fut sa tant Sophie qui, la première, trouva le secret de cette intelligence. Elle chantait au clavecin de vieux airs qui troublaient son jeune neveu au point de le faire pleurer et, dès lors, il voulut, lui aussi, s'asseoir devant l'instrument et il passait des heures à chercher des accords qu'il écoutait résonner longuement.

Vers l'âge de 11 ans, Hoffmann rencontra enfin deux hommes qui surent voir ce que ce petit homme pouvait devenir et parvinrent à fixer son attention jusque là rebelle à toute sollicitation : ce furent l'organiste Podbielsky qui lui enseignait la musique et Wannowsky, le recteur du collège. A partir du moment où ces deux maîtres s'occupent de lui, Hoffmann semble transformé. Le bon élève docile et terne devient une brillante intelligence, comprend tout et s'assimile tout avec une avidité extraordinaire.

Un troisième personnage venait aussi d'entrer dans la vie de Hoffmann et commençait à y jouer un rôle plus effacé, peut-être, mais tout aussi important. C'était Hippel, qui devait rester son ami jusqu'à sa mort et avec qui il vécut ses années de collège et d'Université dans une intimité absolue. Du même âge que Hoffmann, Hippel avait été élevé à la campagne jusqu'à sa onzième année, par un père qui le gâtait beaucoup. Très sérieux de caractère, il était aussi respectueux de toutes les autorités que Hoffmann était frondeur et malicieux. L'oncle Ottfried qui, malgré sa sévérité et ses idées étroites, aimait beaucoup son neveu et s'inquiétait de son avenir, vit avec plaisir sa liaison avec un camarade aussi sage et invita celui-ci à venir souvent à la maison passer l'après-midi avec son ami et le faire travailler un peu.

Mais ce ne furent ni Xénophon, ni Cicéron qui les occupèrent longtemps, comme le pensait le brave homme. La bibliothèque était assez bien garnie, et Hoffmann y puisait à tort et à travers, lisant tout ce qu'il pouvait trouver, sans comprendre toujours très bien ce qu'il lisait.

« Le premier livre qui me tomba sous la main, raconte Kreisler dans le *Chat Murr*, n'était autre que les Confessions de J.-J. Rousseau. Je dévorai cet ouvrage, qui n'a pourtant pas été écrit pour l'éducation des enfants de douze ans, et cette lecture est loin de m'avoir été profitable. »

Kreisler n'est autre que Hoffmann lui-même. Après avoir lu Rousseau, les deux amis s'essayaient à la composition musicale ou littéraire, critiquant mutuellement leurs œuvres, ou bien encore, dessinaient. Quand il faisait beau, ils se souvenaient bien qu'ils étaient encore près de l'enfance et ils couraient jouer au jardin. Mais, de plus en plus, l'enthousiasme de Hoffmann pour les lettres et les arts devenait exclusif et il allait bientôt leur consacrer tout le temps dont il pouvait disposer.

Déjà il commençait à vivre selon sa véritable nature, c'est-à-dire en contradiction parfaite avec la froideur, l'ordre et la méthode de l'oncle Ottfried. Néanmoins cette éducation première, rigide et parfaitement réglée, avait laissé en lui des traces profondes et c'est à elle, sans aucun doute, que Hoffmann a dû de garder toute sa vie, dans les affaires de sa charge, cette probité et cette assiduité qui contrastaient si étrangement avec le désordre profond de sa vie privée.

CHAPITRE IV

HOFFMANN AVANT L'ALCOOLISME

A dix-sept ans, Hoffmann commença ses études de droit à l'Université de Königsberg. C'était alors un homme petit de taille, au teint bilieux, au nez fin et arqué, aux lèvres minces. Ses cheveux foncés, presque noirs, lui couvraient le front. Ses yeux gris n'avaient rien de remarquable quand il regardait tranquillement devant lui, mais quelquefois il leur imprimait un clignement rusé et moqueur. Son corps, assez grêle, paraissait bien constitué ; sa poitrine était large et élevée. Ce qui frappait le plus dans sa personne, c'était une mobilité extraordinaire. Mais il n'offrait rien, en somme, dans sa personne physique, qui puisse passer pour un stigmate de dégénérescence.

Pendant ces années d'Université, son caractère s'affirma de plus en plus nettement et, dès ce moment, les traits essentiels en sont suffisamment caractérisés et ne changeront plus dans la suite. Il semblerait que Legrain ait pensé lui en traçant, d'après les idées de Magnan, le type de ses

dégénérés supérieurs, tant la plupart des caractères qu'il signale s'appliquent parfaitement à Hoffmann :

« A côté d'une intelligence très vive, de dispositions très grandes à la culture intellectuelle, on observe, dit-il, des bizarreries, des anomalies de caractère qui contrastent violemment entre elles. ...Ils sont en général peu logiques, le paradoxe et la contradiction leur sont familiers... Ce sont des êtres essentiellement mobiles et susceptibles d'entraînement, changeant d'idées très vite, manquant souvent de convictions... Leur volonté est faible et beaucoup se laissent aller à satisfaire leurs passions par des excès de tout genre qu'ils déplorent en principe, mais qu'ils sont incapables d'éviter efficacement. »

Ce qui dominait dans le caractère de Hoffmann, c'était une sensibilité extrême, une capacité d'émotions extraordinaire, unies à une grande instabilité, comme si l'intensité même de ses émotions épuisait en un seul moment tout l'intérêt qu'il pouvait porter à l'objet qui les avait causées. Son esprit était sans cesse en travail, attiré indistinctement par tout ce qu'il voyait, lisait ou entendait et chaque impression nouvelle le distrayait des précédentes. Il était lui-même tout étourdi par « le monde bariolé qui s'agitait entre les quatre murs de sa boîte cérébrale ».

Dans les *Kreisleriana*, il dépeint très bien cet état d'esprit dont il se rendait parfaitement compte :

« Ses amis ont soutenu que la nature, en créant son organisme, a essayé une nouvelle formule et que l'essai a échoué, en ce sens qu'à un tempérament excessivement sensible, une fantaisie échauffée au point de devenir une flamme dévorante, il a été mêlé trop peu de flegme et qu'ainsi l'équilibre a été détruit...

Or cet équilibre est absolument nécessaire à l'artiste pour vivre avec le monde. »

C'était, en somme, un instable, un déséquilibré, comme il le dit lui-même, mais il n'en fit pas moins, avec beaucoup de régularité et de conscience, ses études de droit, car son instabilité ne s'est jamais manifestée que dans les sphères où il n'était guidé par aucune force extérieure. Là où sa volonté était déterminée soit par une idée morale, soit par une contrainte extérieure quelconque, il obéissait volontiers et savait surmonter ses propres répugnances. Son assiduité au travail était exemplaire et il pouvait écrire, en 1796, à Hippel :

« Le dimanche est le seul jour où fleurissent pour moi les arts et les sciences. En semaine, je suis juriste et, tout au plus, un peu musicien. Le dimanche, durant la journée, je dessine et, le soir, je suis un auteur très humoristique jusque bien tard dans la nuit. »

Cette vie de juriste qui absorbait le plus grande part de son temps ne comptait pas à ses yeux. Il ne vivait réellement que pendant les heures qu'il pouvait consacrer à ses chères occupations. Il lisait avidement, s'abandonnant après sa lecture aux rêveries les plus désordonnées. En lisant *don Carlos*, de Schiller, il s'identifiait à don Carlos lui-même et les gens de son entourage devenaient tous des personnages du drame. S'il lisait quelqu'une des histoires de revenants, alors fort à la mode en Allemagne, il se laissait aller ensuite aux rêveries les plus fantaisistes :

« Ce fut par un beau soir, dit-il, que je lus la dernière partie

du *Genius* de Grosse. Il était 11 heures quand je posai le livre. Le bouillonnement de passions sans nombre a accablé mon esprit d'un étourdissement languissant. Je me sentais très bien... Une nouvelle créature, nettoyée des liens terrestres, se dressait devant moi dans un éclat céleste. Je la voyais, je la sentais près de moi, j'entendais sa voix. Elle vint à moi et m'offrit une couronne tressée de myrtes et de roses. J'étais étendu sur mon lit dans un état également éloigné du rêve et du sommeil... Un grincement m'éveilla. Un courant d'air cinglant traversait la chambre. »

Sous l'influence de ses lectures, il formait de vastes projets, car il ne concevait pas qu'on pût vivre sans produire quelque belle œuvre. Son imagination travaillait sans relâche et il ne considérait la période des vacances universitaires que comme une période de production artistique intense et joyeuse :

« La vie à la campagne, aux côtés d'un ami, a pour moi un puissant attrait. Combien nous sympathiserions... Mon piano viendrait avec moi, une boîte de peinture et quelques livres bien choisis tout au plus... Que d'enthousiasmes nous occuperaient, que de grands projets nous formerions ! »

A Königsberg même, il compose, du reste, un roman en trois volumes intitulé *Cornaro*, puis un second roman tout aussi volumineux. Entre temps, il avait peint deux grands tableaux figurant des scènes de l'histoire de France, mais qui ne semblent pas avoir attiré l'attention de la critique. Il faisait des poésies et s'entraînait enfin à la composition musicale, bien qu'avec moins d'ardeur et de fécondité qu'il ne le fit par la suite.

Autant il était enthousiaste et lyrique, autant il savait

être sarcastique et railleur. Il passait avec la plus grande facilité d'un extrême à l'autre, se raillant parfois lui-même de ses enthousiasmes de la minute précédente. Observateur impitoyable, il excellait à trouver les aspects plaisants ou ridicules de ses contemporains et ses lettres de jeunesse sont déjà remplies de passages humoristiques rappelant absolument ceux dont il a semé ses contes. Déjà il caricature tous les gens de sa connaissance avec cette fidélité et cette hardiesse qui lui vaudront plus tard son exil à Plozk.

Une vie intellectuelle aussi intense le fatiguait considérablement. Il s'en rendait compte lui-même, sans vouloir ou pouvoir, du reste, changer quoi que ce soit à son existence :

« Mon corps est trop faible pour ne pas souffrir en même temps que mon âme et je suis certain de ne pas vivre au-delà de trente ans. Ce qui arrivera après moi m'est bien égal. »

Ces périodes de dépression morale coïncidaient avec une violente céphalée :

« Le mal physique est revenu. Il consiste en migraine, malaise et en un effrayant saignement de nez. La nuit dernière, j'ai saigné une heure et demie. Aujourd'hui encore, mais pas si longtemps. Je souffre tant et je me sens si faible ! »

Aussitôt délivré de sa migraine, d'ailleurs, Hoffmann reprenait sa belle humeur et recommençait à aimer la vie telle qu'il se la faisait.

On conçoit qu'avec un tel état d'esprit, il devait trouver peu d'amis à sa convenance et à qui il put convenir. Pendant ses années de collège, il ne rencontra guère que Hippel avec qui il put vivre à cœur ouvert. Une fois à l'Université,

Hoffmann persista dans ce quasi-isolement et ne fréquenta jamais ses condisciples les étudiants. Ce n'est qu'avec le seul Hippel qu'il lui arrivait de faire des armes ou de monter à cheval, encore était-il des plus maladroits à ces exercices qui l'arrachaient à ses occupations favorites. Seule la promenade à pied lui plaisait, parce qu'elle n'écartait ni la rêverie, ni la pensée.

Mais bientôt Hippel quitta Königsberg, laissant Hoffmann y poursuivre seul ses études. Celui-ci se sentit alors absolument isolé :

« Depuis mes années d'études, je n'ai pas encore vécu aussi étranger à tout. Celui-là seul me parle qui me recherche expressément. Je lui accorde dix minutes et puis c'est fini. Un ignorant verrait là de la misanthropie, mais il se tromperait. J'aime les hommes autant qu'avant. Il n'y a pas de misanthropie à haïr qui vous hait, à rire de ce qui est ridicule... J'étudie l'art de trouver tout en moi et je crois qu'avec le temps je trouverai en moi ce qui peut m'être utile. »

Il ne faut pas prendre Hoffmann au mot lorsqu'il parle de son isolement. En réalité, il vivait à Königsberg dans sa famille maternelle, il vécut également à Glogau dans la famille d'un oncle qu'il aimait beaucoup. Mais il avait l'illusion d'être isolé partout où il se trouvait, à cause de la mobilité de ses tendances et de ses désirs qui le mettait en désaccord perpétuel avec son entourage.

Cette mobilité se retrouve jusque dans ses sentiments les plus sincères, au point que l'on peut se demander s'il fut jamais capable d'une affection profonde et vraiment constante. Les malheurs des siens le touchaient vivement, mais jamais pendant un temps très long et, une fois la pre-

mière émotion passée, le moindre hochet le distrayait de ses pensées, si sombres fussent-elles. Dans sa lettre du 25 juin 1796, il consacre trois lignes en tout à plaindre son père et son frère :

« Mon père vient d'avoir deux attaques d'apoplexie et c'est plus que triste. Ses affaires et celles de mon frère sont bien embarrassées et j'ai la sensation de ne rien pouvoir pour les aider. C'est accablant ! »

Et immédiatement après, il change de sujet et s'étend avec sa fougue habituelle sur ses lectures et ses occupations. Après la mort de son père, il laisse son frère mener une existence misérable sans s'en préoccuper le moins du monde et il finit même par perdre complètement sa trace.

On peut objecter qu'il connaissait à peine ce père et ce frère dont il avait vécu constamment éloigné. Mais envers les êtres qui lui étaient le plus chers, ses sentiments n'avaient pas plus de durée. Le 1er octobre 1803, il écrit dans son journal :

« Une lettre aux cachets noirs, arrivée de Berlin, est venue m'apprendre que mon oncle est mort d'une pneumonie, dans la nuit du 24 au 25 septembre. Les larmes ne me sont pas venues aux yeux et je n'ai pas crié d'effroi et de douleur, mais l'image de cet homme que je vénérais et que j'aimais, est constamment présente à mes yeux et ne me quitte pas. Toute la journée, mon être entier était en révolution : mes nerfs sont si tendus que le moindre bruit me fait tressaillir. La semaine dernière, nous entendîmes une nuit frapper à la porte. Ma femme assure que c'était l'oncle qui venait nous dire adieu. Aujourd'hui, je suis porté à le croire quelque peu et à me réfugier, avec toutes mes extravagances, à l'abri de la sentence de Hamlet. »

Voilà certes une douleur sincère et naïvement exprimée. Or, deux jours après, il écrit la nouvelle à Hippel et l'émotion est déjà envolée :

« L'oncle de Berlin ne me fera plus guère de recommandations; il est devenu, comme dit Mercutio dans Shakespeare, un homme silencieux. Dans la nuit du 24 au 25, il est mort de pneumonie. »

Et il parle aussitôt de voyages et de distractions sans plus insister.

Dans ses rapports avec la femme, Hoffmann fait montre de la même instabilité dans les tendances affectives. Bien que l' « éternel féminin » n'ait tenu dans sa vie qu'un rôle tout à fait secondaire, il éprouva, au moins dans deux cas, une passion très violente, mais qui s'évanouit du jour au lendemain sans laisser de traces, chassée par quelque impression nouvelle.

A l'âge de dix-huit ans, il s'éprend à Königsberg d'une jeune femme à qui il donnait des leçons de piano. Bientôt elle devient sa maîtresse et, dès lors, il n'est rien de plus variable que les sentiments qu'il éprouve à son égard. Tantôt il parle d'elle avec un enthousiasme juvénile qui l'incite aux métaphores les plus décousues :

« Je voudrais que tu puisses un jour aimer une jeune fille avec un sentiment aussi doux et aussi tendre que celui qui s'est emparé de mon cœur pour mon Inamorata. Ce n'est pas la tempête d'une passion sauvage et dévorante. C'est le feu plus doux d'un sentiment intime qui m'enchaîne à elle. »

Dans une autre lettre, la note change :

« Que j'aime mon Inamorata avec tout le sentiment dont

mon cœur est capable, cela, j'en doute fort ; je ne redoute rien tant que de trouver l'occasion de réveiller ce sentiment endormi. Cela troublerait mon repos, cela m'arracherait à ma félicité, peut-être imaginaire, et je m'effraie en pensant à toute la séquelle que ce sentiment traîne à ses talons, soupirs, tendres soins, inquiétude, rêves mélancoliques, désespoir. »

Pourtant, lorsqu'il songe à quitter sa maîtresse, ce sont des crises de ce désespoir qu'il redoutait :

« Ma musique, ma peinture, mes écrits, tout est envoyé au diable, je suis bête comme une oie, je ne suis capable ni de rédiger un procès-verbal, ni de rien faire de ce que les gens raisonnables me conseillent dans mon intérêt. Je m'en vais à vau-l'eau ! »

Le moment vient où il doit quitter Königsberg et abandonner sa maîtresse. La séparation est dure :

« Les adieux que je lui fis m'ont rendu mou comme beurre. Pour un peu, j'aurais pleuré sur moi-même. Depuis, je suis désespérément gai, j'ai mangé beaucoup, bu encore plus. Je l'ai vue encore une fois à sa fenêtre et le salut que je lui fis fut mon adieu à Königsberg. »

Mais, à peine dans la diligence, Hoffmann songe déjà à courtiser la jeune femme d'un de ses compagnons de voyage.

« J'aurais volontiers, dit-il, appuyé le baiser d'Yorik sur le contour tendrement arrondi des lèvres de la femme. »

Beaucoup plus tard, à Bamberg, vers 1810, il conçoit de nouveau une passion fougueuse pour une de ses élèves. C'est sous l'influence de ce sentiment qu'il écrit la plus

grande partie des Kreisleriana et du Chat Murr. Au moment où il est le plus épris, la jeune femme épouse un autre homme.

« Le lendemain, dit Hoffmann, j'ai passé quelques heures avec les fiancés. Je suis tranquille, c'est déjà fini, je crois que l'imagination y était pour beaucoup. »

Il semble que là encore Hoffmann nous fournisse sur lui-même un jugement exact. La passion d'un Werther n'était certainement pas compatible avec son caractère et il était incapable d'un sentiment de quelque durée.

En résumé, une intelligence remarquable, une sensibilité hypertrophiée et sollicitée sans cesse par de nouveaux objets, une volonté indécise et constamment changeante, tels étaient les éléments du caractère de Hoffmann. C'est sur ce terrain instable qu'allait germer l'intoxication dont nous allons étudier le développement.

CHAPITRE V

HOFFMANN ET L'ALCOOL

Avec une hérédité semblable et un semblable état psychique, il n'est pas étonnant que Hoffmann soit devenu alcoolique. C'est chez ces individus instables, à volonté débile, que se recrutent les candidats aux intoxications quelconques, simples ou multiples, par l'alcool, l'éther, l'opium. « La plupart des alcooliques, dit Lasègue, sont des gens faibles, faciles à entraîner. » (Dipsomanie et alcoolisme.)

« Les poisons sociaux, ajoutent Magnan et Legrain, l'alcool, la morphine, la cocaïne, recrutent leurs victimes parmi les déséquilibrés qui, par essence, sont des voluptueux et pour qui la recherche de la jouissance sous toutes les formes est un but instinctivement et constamment poursuivi. » (Les Dégénérés.)

Hoffmann, nous l'avons dit, ne fut pas un dipsomane, c'est-à-dire un de ces aliénés qui s'enivrent toutes les fois que leur accès les prend et restent sobres en temps ordinaire. Jamais on n'a constaté chez lui ces impulsions irré-

sistibles au cours desquelles le malade absorbe sans choisir la première boisson alcoolique venue, absinthe, teinture de menthe, eau de Cologne, jusqu'à ce qu'il tombe dans le lourd sommeil de l'ivresse.

Hoffmann était un buveur de vin et uniquement de très bon vin, car i trouvait à boire un plaisir de gourmet. Il aimait mieux se passer de vin que d'en boire de médiocre. Un jour que ses éditeurs de Francfort voulaient gagner ses bonnes grâces, ils ne trouvèrent rien de plus habile que de lui expédier une grande caisse des vins les plus fins.

Mais, malgré sa gourmandise, jamais il ne se laissait aller à boire jusqu'à l'ivresse. C'est qu'il avait pour boire encore une autre raison, plus intellectuelle, celle-là. Il avait éprouvé l'action du vin « cet excitant qui attise le feu et le fait brûler plus clair » sur ses facultés cérébrales et il en usait comme d'un adjuvant salutaire. Dans les Kreisleriana, il nous donne, sur ce sujet, ses théories personnelles :

« On parle beaucoup de l'inspiration que les artistes obtiennent de haute lutte par l'usage des boissons fortes ; on nomme spécialement les musiciens et les poètes comme ne pouvant travailler qu'ainsi. (Les peintres sont demeurés exempts de ce reproche, autant que je sache.) Je ne crois pas cela... Mais il est bien certain que spécialement dans la disposition heureuse, je devrais dire sous la constellation favorable, où l'esprit passe de l'incubation à la création, la boisson spiritueuse stimule la révolution plus active des idées... C'est une chose vraiment remarquable qu'un noble fruit porte ainsi en lui le secret de gouverner l'esprit humain dans ses accents les plus originaux et d'une si merveilleuse façon ! » (Trad. H. de Curzon.)

Hoffmann sentait certainement le besoin de ce stimulant

pour combattre l'aboulie, l'irrésolution dont il souffrait et qui répond trait pour trait à la description de Th. Ribot : « L'intelligence est parfaite, le but est nettement conçu, les moyens de même, mais le passage à l'acte est impossible ». (Maladies de la volonté.) Ce n'étaient certes ni l'inspiration, ni les idées qui lui faisaient défaut et lui-même se trouvait ébloui devant « le monde bariolé contenu entre les quatre murs de sa boîte cérébrale ». La difficulté pour lui était de choisir dans cet amas de matériaux, d'ordonner, de passer, comme il le dit, de l'incubation à la création, et c'est là que le vin lui rendait service, en corrigeant, en quelque sorte, le manque de méthode qui lui était propre, en lui donnant l'impulsion qu'il attendait.

Il se rendait si bien compte de l'action bienfaisante immédiate du vin sur son esprit, qu'il en était arrivé à créer, pour son usage personnel, toute une gamme de vins parmi lesquels il choisissait judicieusement celui qui devait donner à son esprit le ton dont il avait besoin :

« Si l'on devait vraiment conseiller d'infuser des spiritueux à la roue du moulin intérieur de la fantaisie (ce dont je suis assez d'avis, parce que cela procure à l'artiste, avec l'essor plus rapide des idées, un certain confort et même une bonne humeur qui facilite le travail), il serait possible de formuler, à l'égard des boissons à choisir, certains principes réguliers. Ainsi, je conseillerais, par exemple, pour la musique d'église, un vieux vin du Rhin ou de France ; pour l'opéra sérieux, de l'excellent Bourgogne ; pour l'opéra-bouffe, du champagne ; pour les canzonettes italiennes, des spiritueux. Mais, pour une composition du plus noble romantique, comme don Juan, un simple verre de cette boisson produite par l'alliance du salamandre et de l'esprit de la

terre, voilà ce qu'il faut. » (Kreisleriana, 1re partie, trad. H. de Curzon.)

Il désignait, par cette dernière périphrase.

« Cette boisson qui, comme un étranger mystérieux, changeant constamment de nom pour demeurer inconnu, n'a aucune désignation générale. Elle est produite par le procédé qui consiste à flamber du cognac, de l'arac ou du rhum et à faire égoutter dedans du sucre que l'on place à cet effet sur un gril. La préparation et l'usage modéré de cette boisson a pour moi quelque chose de bienfaisant et de réjouissant. »

Hoffmann avait pris rapidement l'habitude de ne plus se passer d'excitants si précieux, quoi qu'il voulût faire. Et, bien qu'il prétende lui-même que les peintres, seuls parmi les artistes, n'ont pas tendance à recourir au vin pour aider leur inspiration, il ne voyait aucun inconvénient pour lui-même, lorsqu'il peignait à Varsovie les fresques du palais Mnyszk, à porter avec lui, en manière de bréviaire, quelque flacon de vin de Hongrie ou d'Italie.

Il savait pourtant qu'il se confiait, ce faisant, à un allié bien dangereux. Nous verrons plus loin, en parlant de ses œuvres, comment il parle du vin dans l'Elixir du diable. Dans les Kreisleriana, il dit plus simplement sa méfiance

« Je trouve nécessaire de remarquer, quant à moi, en silence, que l'esprit engendré par la lumière et par le feu souterrain, qui gouverne si hardiment les hommes, est des plus dangereux et qu'il ne faut pas se fier à sa bonne amitié, attendu qu'il change très vite de mine et qu'au lieu de l'ami bienveillant et commode, c'est un tyran effrayant qui apparaît soudain. »

Tout ceci est fort bien dit, mais il ne devait plus échapper à ce tyran.

***

Hoffmann n'avait jamais eu, avant l'âge de vingt ans l'habitude de la boisson. Pendant ses années d'étude à l'Université, il fut d'une sobriété remarquable, ne fréquentant pas ses camarades, vivant en sauvage, sans se mêler jamais à leurs beuveries. C'est à l'âge de 24 ans, à Posen, au moment de ses débuts dans la magistrature, qu'il fit connaissance avec la bouteille. Eloigné de tous ses amis, privé de toute distraction artistique, entouré de collègues débauchés, il se laissa aller, par dépit, à suivre leur exemple. Il suivait en cela la règle qui veut que l'alcoolique ne commence jamais à boire de lui-même, mais se laisse entraîner peu à peu par des camarades.

Dès l'année suivante, en 1801, ses amis le trouvaient changé de façon inquiétante. « Il était, dit un de ses biographes, d'une gaîté extraordinaire qui dégénérait parfois en bouffonnerie ; ses manières, ses paroles décelaient un penchant pour la débauche qui inquiéta d'autant plus son ami Hippel qu'il n'ignorait pas que la fougue toute méridionale de son tempérament l'entraînait facilement aux extrêmes ».

Une fois marié et retiré à Plozk, après sa disgrâce, il s'assagit quelque temps. De nouveau il passe ses soirées à lire, à composer sans chercher l'aide du vin.

« L'inspiration musicale me prend au sujet de Savonarole, le martyr de Florence, dont j'ai lu l'histoire aujourd'hui. Cela me

bourdonne d'abord dans toute la tête. Puis, je commence à jeûner et à prier, c'est-à-dire que je m'assieds au piano et que je ferme les yeux. J'éloigne de moi toute idée profane et je tourne mon esprit vers les apparitions musicales entre les quatre murs de mon cerveau. Bientôt l'idée se dresse clairement. » (Journal de Hoffmann, 2 octobre 1803.)

Bientôt pourtant il reprend ses visites à la taverne, visites espacées d'abord et qu'il se reproche amèrement après coup, comme s'il prévoyait le rôle qu'allait jouer le vin désormais dans sa vie :

« X... Y... et Z... sont venus, écrit-il dans son journal, le 1er janvier 1804, trois hommes capables, dans le feu d'une beuverie, de rouler à terre sans quitter la place. J'ai dû les suivre. Dieu me protège et me garde ! Ma nature de salamandre n'est pas sans limites. »

Ces remords ne vont pas jusqu'à l'empêcher de recommencer la fête à l'occasion et l'on connaît la valeur d'un serment d'ivrogne. Pourtant Hoffmann n'est encore qu'apprenti en l'art de humer le piot, il ne sait pas encore en mesurer savamment la dose et dépasse souvent les limites de l'euphorie pour atteindre la mélancolie et l'ivresse.

« De 4 heures à 10 heures, à la nouvelle « Ressource », écrit-il encore. Bu avec X.., et Y... Immense inquiétude des soirs. Tous les nerfs surexcités par le vin épicé. Accès de pensées de mort. Et le lendemain : « Je me suis levé aujourd'hui mal à l'aise, suite de l'ivresse d'hier. Il me faut encore une fois me mettre au régime. » (Journal des 6 et 7 janvier 1804.)

Mais cette période d'inexpérience dura peu. Dès février 1804, Hoffmann savait déjà combien le vin pouvait lui

épargner d'efforts et c'est précisément à propos d'une traduction ou d'une adaptation qu'il voulait faire du Gargantua de notre vieux Rabelais, qu'on trouve dans ses lettres la première allusion à cette méthode de travail.

« J'ai encore un petit plan ! Je dois terminer le géant Gargantua. Dès que l'autorisation de traduire sera là, je consacrerai 2 thalers à l'achat d'une fiole de bourgogne et je commencerai. »

A partir de 1804, l'habitude était prise et Hoffmann but régulièrement. S'il n'eut pas toujours de quoi manger, il sut se procurer toujours de quoi boire. Il but à Varsovie et à Berlin, à Bamberg et à Leipzig, parfois seul, lorsqu'il travaillait, le plus souvent avec des amis, mais sans jamais dépasser la mesure qui suffisait à le mettre dans ce qu'il appelait son « humeur exotique » et à stimuler sa verve de causeur, pour le plus grand plaisir de ses compagnons de bouteille. La mesure suffisante devenait, du reste, de plus en plus considérable, ainsi qu'il est d'usage, et il commence à se plaindre, à Leipzig, de la lourde charge dont ces besoins de stimulants grevaient son maigre budget :

« La vie à Leipzig, dit-il dans une lettre, est très agréable et pas du tout aussi chère que vous me l'aviez corné aux oreilles. On y vivrait encore à meilleur compte si, par fatalité, l'on n'y trouvait certaines tentations qui vous coûtent maint florin. Sur la place du Marché et dans la rue Saint-Pierre, se trouvent, en effet, ce qu'on nomme des caveaux italiens : Mainoni, Treiber, Rossi, etc... Quand on passe devant, la chaussée est tellement en pente qu'on dégringole l'escalier sans même y prendre garde ; arrivé en bas, on se trouve dans une pièce fort joliment meublée. Mais cette maudite atmosphère de cave ! Pour s'en préserver, il vous faut boire un verre de bishof ou de bourgogne en man-

geant une salade de sardines, avec des coquillages, un cervelat, des olives, des câpres... Oui, c'est tout cela qui coûte maint florin ! »

Hoffmann était bien incapable à ce moment de résister à ces tentations singulières. Il était trop profondément intoxiqué pour pouvoir se passer de son stimulant habituel et si quelque hasard l'en privait, il souffrait d'un véritable besoin que seule l'absorption de son toxique favori parvenait à calmer : Pendant le bombardement de Dresde par les Français, en août 1813, comme les obus pleuvaient sur la ville, il se réfugia dans sa cave, avec tous les habitants de la maison. Mais on avait oublié d'y faire provision de liquides et le cœur lui faillit bientôt, malgré qu'il fût parfaitement à l'abri. « A chaque explosion, dit-il, c'étaient des gémissements et des cris d'effroi. Pas seulement une goutte de vin ou de rhum pour se fortifier le cœur. Quelle angoissante et maudite retraite ! » Il préfère risquer sa vie et courir retrouver son courage au fond d'un pot et, de fait, une fois suffisamment arrosé, il reprend son imperturbable belle humeur et un parfait mépris de la mort :

« Je me glissai jusqu'à la porte de derrière et, par une ruelle écartée, je me rendis chez l'acteur Keller qui habite sur le nouveau marché. Nous regardions joyeusement par la fenêtre, le verre à la main, lorsqu'un obus tomba au milieu de la place et éclata. »

Cinq personnes sont tuées, Keller laisse tomber son verre, mais Hoffmann n'a pas bronché.

« Je vidai le mien et je m'écriai : Qu'est-ce que la vie ? Ne

pas pouvoir supporter le choc d'un pauvre petit morceau de fer rougi ! La nature humaine est bien faible ! »

Ainsi réconforté, il pense aux siens qu'il a laissés dans la cave et il songe à les pourvoir à leur tour. Mais naturellement ce ne sont pas des vivres qu'il leur rapporte, il ne pense même pas qu'ils puissent avoir faim et lui-même n'éprouve pas le besoin de se nourrir, bien qu'il n'ait rien mangé depuis le matin :

« Je réussis à pénétrer dans la boutique de Schmidt qui s'était barricadé. Il me chargea de vin et de rhum pour moi et les habitants de ma maison. Je rentrai parmi les miens comme l'ange de la consolation et de la paix. L'une des femmes avait eu le courage de remonter chez elle et de descendre tout ce qui était indispensable à la vie. Tout était « *bonum commune* » et ce repas de bivouac sur l'escalier nous parut délicieux à nous tous qui n'avions pas déjeuné à midi. Le calice circulait activement à la ronde et, sous le tonnerre des canons et le fracas des obus, une joyeuse et belle humeur nous gagnait tous. »

Il en vint au point que les séances à la taverne occupaient une partie considérable de son existence. Après 1816, sa situation de conseiller au Kammergericht, à Berlin, lui permit enfin de vivre sans soucis d'argent et conformément à ses goûts. Dès lors, on ne put qu'admirer la régularité de son emploi du temps :

Le matin, il travaillait soit chez lui, soit, le mardi et le jeudi, aux séances de Kammergericht. L'après-midi il dormait. Le soir, dès qu'il était libre, il allait s'enfermer dans la salle basse de Lutter ou de Wegner et il y attendait l'aube en buvant les vins exquis et chers qu'il pouvait enfin se per-

mettre. Même s'il avait été invité chez des amis à midi et le soir, même s'il avait dû faire des visites dans sa soirée, il ne pouvait se résoudre à rentrer chez lui avant le petit jour.

« De 7 à 8, écrit-il à Hitzig, j'ai été chez X... où des gens raisonnables buvaient du thé avec du rhum. Et de 8 à 11, chez Y... où, de nouveau, des gens raisonnables buvaient du rhum avec du thé. »

Après quoi, il alla terminer sa nuit chez Lutter.

Ces habitudes étaient si connues, que les hommes les plus spirituels fréquentaient ce cabaret uniquement pour l'y rencontrer et jouir de sa conversation. On y conduisait les étrangers pour leur faire admirer le grand homme. Selon son habitude, en effet, il ne buvait jamais jusqu'à l'ivresse. Il se contentait de s'exalter un peu et lorsqu'il pouvait trouver alors un interlocuteur sympathique, « il n'était rien de plus intéressant que le feu d'artifice de sa verve et la fantaisie de son esprit qu'il répandait sans interruption pendant cinq et six heures de suite sur son entourage émerveillé ». D'autres fois, il restait silencieux sans, pour cela, demeurer oisif. « Il regardait souvent de ses yeux d'aigle tout autour de lui. Ce qu'il remarquait chez les hôtes de ridicules, de bizarreries, voire même de particularités frappantes, lui servait de modèle pour ses œuvres; parfois même il les couchait immédiatement par écrit sur le papier ». (Hitzig.)

***

L'état mental de Hoffmann finit par se ressentir fortement de cette intoxication à doses croissantes et ses bio-

graphes s'étendent avec complaisance sur des traits de son caractère qui relèvent nettement de l'alcoolisme chronique.

Tout d'abord l'irritabilité. Hoffmann ne pouvait plus supporter la moindre contrainte et ne cherchait aucunement à dissimuler ses impressions. Au début de sa grande notoriété, on l'invita fréquemment à honorer de sa présence les thés littéraires, dont c'était alors la mode à Berlin. S'il y rencontrait quelques gens d'esprit, tout allait bien. Il savait même se contenter de jolies femmes, à défaut de gens d'esprit, ou même de bon vin à défaut de jolies femmes. Mais si tout cela venait à manquer, « sa laide figure grimaçait de la façon la plus épouvantable. Il interrompait, par une conversation bruyante, les concerts d'amateurs et, dès qu'il s'apercevait qu'on cherchait à le faire parler, il se mettait à débiter toutes les inepties et les plus plates niaiseries qu'il pouvait trouver... Ses yeux étincelaient, la fureur contractait les muscles de son visage, il lançait à droite et à gauche les sarcasmes les plus acérés ; il parlait comme un homme en démence et jouissait de l'embarras qu'il lisait sur toutes les figures. Plus on faisait d'efforts pour le calmer, plus il s'irritait et, très souvent, au lieu de répondre à la personne qui cherchait à l'adoucir, à l'entraîner dans la conversation générale, il s'adressait à un tiers, bredouillant quelques mots inintelligibles. Aussi fut-il invité rarement plus de deux fois au même thé ». (Hitzig.)

Si on l'invitait à dîner, c'était encore une autre affaire. Il ne pouvait souffrir les femmes savantes. « Lorsqu'il s'en trouvait une auprès de lui et qu'elle se laissait aller, ce qui arrivait souvent, à se rapprocher de lui, à se placer à son côté, à table, par exemple, il était capable de prendre son

couvert et de se précipiter droit devant lui jusqu'en un coin écarté où il put s'installer sans être remarqué. » (Hitzig.)

Du reste, cette irritabilité variait beaucoup selon les jours. « Telle chose le fâchait aujourd'hui, dont il avait ri la veille. Ceux de ses amis qui le connaissaient, savaient, rien qu'à le voir entrer quelque part, de quelle humeur il se trouvait et comment il fallait le prendre pour éviter un éclat, lorsque l'orage menaçait. Si on le prenait de travers, les suites ne se faisaient pas attendre. La dissimulation lui était parfaitement étrangère. On savait toujours à quoi s'en tenir avec lui. Si on l'ennuyait, il vous bâillait au nez ; si on le contrariait, il grinçait des dents ». (Hitzig).

Il savait pourtant réprimer cette irritabilité lorsqu'il recevait chez lui. Peu lui importait alors, selon l'expression qu'il empruntait à Shakespeare, que ses hôtes fussent amusants, pourvu qu'ils fussent amusables, c'est-à-dire capables de se dérider à ses saillies. Il était content s'il avait seulement su leur plaire. De même, contrairement à l'habitude, son irritabilité ne se manifestait ni envers sa femme, ni envers ses amis. Pour la douce Michaéline, qui le veillait comme un enfant, il avait toute l'affection dont il était capable, et lui témoignait la confiance la plus grande, l'initiant à toutes ses affaires et lui confiant ses pensées les plus intimes. De ses amis, il supportait tout, les laissant critiquer ses œuvres sans en prendre la moindre mauvaise humeur et se rangeant même à leur avis s'il le jugeait meilleur que le sien. Il exigeait d'eux seulement une fidélité et une assiduité à toute épreuve et se montrait envers eux extrêmement jaloux, considérant comme une félonie de leur part le fait de se marier, par exemple, et de vivre en famille.

Hoffmann présentait aussi des troubles de la mémoire très caractéristiques. Son désordre était devenu légendaire. Lui, qui aimait beaucoup les livres, n'arriva jamais à former une bibliothèque. Il serrait les volumes au hasard et ne se rappelait plus ensuite où il les avait mis. Ou bien il les prêtait à des amis, sans plus s'en souvenir, et il perdait ainsi le plus grand nombre de ses livres. S'il touchait de l'argent et qu'il oubliât de le remettre immédiatement à sa femme, il était incapable de retrouver l'endroit où il l'avait déposé. De même pour ses notes, ses papiers, toutes ses affaires en général.

Mais son désordre, comme son irritabilité, n'était pas constant. Tandis que son irritabilité ne se manifestait que hors de chez lui, son désordre était limité à ses affaires personnelles et à son domicile. Jamais il ne parut dans sa vie de magistrat. Il accomplissait son travail de fonctionnaire avec une exactitude et une méthode exemplaires, n'oubliant pas le moindre numéro de dossier, si bien que, loin de le maintenir en place par protection, le gouvernement recherchait ses services et le nomma moins d'un an avant sa mort, au poste envié de conseiller à la Cour d'appel. Il savait, à l'occasion, faire preuve d'initiative et d'énergie pour défendre une cause qui lui paraissait juste. En 1819, alors qu'il était membre de la Commission d'enquête instituée contre les sociétés secrètes qui florissaient alors en Prusse, il ne craignit pas de soutenir, seul contre tous ses collègues, la cause du « père Jahn », le grand apôtre révolutionnaire qu'on venait d'emprisonner, au risque de passer lui-même pour suspect.

C'est là un beau trait de caractère et qui va à l'encontre

de tout ce qu'on rapporte de la veulerie et de l'absence de sens moral des vieux alcooliques. Tout ce qu'on peut noter sur lui à ce sujet, c'est l'indifférence profonde qu'il montrait à l'égard de la valeur morale des gens qu'il fréquentait Il ne craignait pas de se montrer avec des gens tarés, préférant un coquin intéressant au plus vertueux des imbéciles. Mais lui-même avait conservé une parfaite délicatesse de sentiment.

Son intelligence, enfin, semble être demeurée intacte jusqu'à la fin. Dans aucun de ses contes, on ne trouve la trace d'une déchéance intellectuelle quelconque, et jusqu'à la fin, il put écrire des nouvelles charmantes et dignes en tous points du Hoffmann des meilleurs jours. « La Fenêtre d'angle du cousin », composée quelques semaines avant sa mort, est encore un des contes les plus appréciés.

L'alcool l'avait marqué pourtant de stigmates très nets. Il était affecté de terreurs sans objets et d'idées de doute qu'il ne parvenait pas à chasser. « Son âme, dit Funck, était continuellement en proie à des pressentiments funestes ». Si par hasard il rentrait chez lui avant l'aube et voulait se mettre à travailler, « il lui arrivait souvent de réveiller sa femme et de la prier de se tenir auprès de lui, assise et les yeux ouverts pendant qu'il travaillait. Elle se levait, s'habillait, et se mettait à tricoter près de sa table jusqu'à ce qu'il eût fini ». Ainsi il se sentait rassuré.

Dans la journée, il restait sans défense contre certaines idées qui le hantaient, bien qu'il fût le premier à en reconnaître l'absurdité. Témoin le fait suivant rapporté par Funck: « Il lui arrive un jour de payer à une petite fille des prunes qu'elle considérait avec envie. A peine l'enfant

a-t-elle disparu avec son emplette, qu'il songe que les prunes pourront lui donner la dysenterie et que, peut-être, elle en mourra. Et toute la journée il reste obsédé par cette inquiétude.

Le dernier stigmate, le plus net, c'était son délire. Hoffmann délirait régulièrement dans les dernières années. Après les cauchemars, le délire nocturne, étaient venus le délire diurne, les hallucinations surtout visuelles. Nous verrons, en étudiant ses œuvres, avec quelle générosité il prête à ses personnages des visions qu'il puisait sans aucun doute dans ses propres souvenirs. Et ses amis nous ont laissé des témoignages non douteux de ces hallucinations :

« Non seulement lorsqu'il écrivait, mais au milieu des conversations les plus innocentes, le soir, à table, prenant un verre de vin ou de punch avec ses amis, il croyait voir des fantômes, des revenants, et il lui arriva plus d'une fois d interrompre le narrateur en disant : « Pardon, mon cher, mais n'apercevez-vous pas, là-bas, ce satané petit monstre ? Comme il passe la tête en branlant entre les poutres ! Regardez comme ce diablotin fait des cabrioles, regardez ! Maintenant le voilà parti. Ne vous gênez donc pas, charmant Petit Poucet, ayez la bonté de rester avec nous ; écoutez avec bienveillance notre conversation si cordiale ; vous ne sauriez imaginer combien votre charmante personne nous fera plaisir... » Pendant qu'il bavardait ainsi, en fixant des yeux hagards dans le coin d'où la vision semblait venir, il se retournait subitement vers le narrateur et le priait tranquillement de continuer. S'il arrivait à l'un de ses amis de rire de ce qu'il venait de dire, ou de le traiter de fou, il assurait très sérieusement et en plissant le front, que l'on ne devait pas croire du tout qu'il avait voulu plaisanter, qu'il avait vu de ses propres yeux l'individu en question, ce qui, du reste, ne le gênait nullement et lui arrivait souvent. » (Funk, trad. Chamfleury.)

Ce délire n'était pas sans inquiéter Hoffmann et il le tenait pour un avant-coureur de la démencce qui le guettait, à son avis. Son Johannès Kreisler, en qui il se peignait lui-même avec amour, devait mourir fou et il nous le dépeint, hanté de pressentiments funestes :

« Le vois-tu te guetter, le blême spectre aux yeux rouges qui flamboient, allongeant vers toi ses poings osseux garnis de griffes, hors de son manteau déchiré, hochant sa couronne de paille sur son crâne chauve et poli ! C'est la folie ! Johannès, tiens-toi ferme ! Fou, fou, fantôme de vie, pourquoi me secoues-tu ainsi dans tes cercles ? Ne puis-je t'échapper ? » (Kreisleriana, 2e série, trad. de H. de Curzon).

Hoffmann n'eut pas le temps d'arriver à cette démence qu'il redoutait et c'est d'autre façon que l'alcool eut raison de lui. Il devait succomber aux progrès d'une névrite alcoolique survenue en 1822 et qui l'emporta en cinq mois.

***

Cette névrite n'était, du reste, que la dernière page d'une histoire pathologique déjà longue et dans laquelle les avertissements n'avaient pas manqué. Nous avons déjà parlé du délire qui, dans les dernières années, était devenu à peu près journalier. Ses premières manifestations remontaient à l'année 1807 et c'est, selon l'habitude, au cours d'une affection aiguë locale, qu'il se déclara, alors que l'organisme de Hoffmann, déjà affaibli par les privations, se trouvait brusquement placé en état de moindre résistance par cette maladie surajoutée. Hoffmann se trouvait alors à Varsovie.

Ce délire survenu sans qu'on s'y attendît, au cours d'une maladie fébrile d'aspect bénin, effraya beaucoup ses amis qui se relayèrent pour veiller le malade à tour de rôle et purent ainsi nous laisser la description de ce qu'il voyait ou entendait. Les illusions et les hallucinations étaient de nature nettement professionnelle. Il identifiait, par exemple, chacune des personnes de son entourage avec un instrument de musique, selon le timbre de la voix et quand on lui demandait de ses nouvelles, il répondait : « Aujourd'hui, la flûte m'a cruellement tourmenté ! » ou bien : « Toute l'après-midi, cet insupportable basson m'a torturé : toujours il commençait à contre-temps ou restait en arrière ». Si l'on se taisait autour de lui, il avait des hallucinations véritables. Un jour que Kühlmeyer vint le visiter, il lui dit : « Je suis bien aise de vous voir ; les autres ne me comprennent pas. Il y a longtemps que j'ai désiré vous faire sentir les beautés de la Flûte enchantée ; cette après-midi, étant seul, j'ai entendu l'opéra entier. » Et il se mit à analyser toute l'œuvre, morceau par morceau, d'un bout à l'autre. Hoffmann guérit pourtant fort bien de cette maladie et le délire disparut. A quel moment revint-il spontanément et en dehors de toute autre cause morbide, c'est ce qu'on ne peut déterminer avec précision.

En 1814, une autre maladie se déclare, et ses biographes ne mentionnent plus, cette fois, de délire concomitant. Il s'agissait, paraît-il, d'une pleurésie accompagnée de rhumatisme goutteux localisé aux deux pieds. Quoi qu'il en soit, l'affection ne fut pas fébrile et dura très peu de temps.

Au printemps 1819, par contre, survient une affection abdominale fébrile, avec délire naturellement, puisque à

cette époque, Hoffmann délirait régulièrement, en dehors de toute maladie. De nouveau il se plaint de douleurs aux membres inférieurs. Faut-il voir dans ces douleurs, soi-disant goutteuses, les prodromes de la terrible névrite qui devait paraître trois ans plus tard ? Cette fois encore, pourtant, il guérit et, après un séjour aux eaux de Silésie, il revint à Berlin mieux portant qu'il ne l'avait été depuis longtemps.

Pendant deux ans il vécut, en effet, sans accidents nouveaux. Puis, brusquement, en janvier 1822, les douleurs reparaissent dans les membres inférieurs. C'était cette fois le début de la *polynévrite* qui devait l'emporter.

Le 24 janvier 1822, jour de son anniversaire, ayant réuni quelques amis autour de lui, il dut rester cloué dans un fauteuil et boire de l'eau de Seltz pendant que ses convives vidaient ses meilleures bouteilles. La peur de la mort l'emportait ce jour-là sur la gourmandise : « Vivre ! pourvu que l'on vive, n'importe à quel prix », disait-il à Hippel. Il devait vivre encore cinq mois.

Les phénomènes paralytiques progressèrent en effet, très vite, comme il arrive dans ces névrites. Les membres inférieurs refusant tout service, le domestique de Hoffmann le portait dans ses bras, l'habillait ou le couchait comme un enfant, ce dont le pauvre infirme trouvait encore moyen de plaisanter avec ses amis. Au bout de deux mois, les mains se prennent à leur tour, il ne peut plus écrire. Il se met à dicter et c'est de cette époque que date un de ses meilleurs contes, *La fenêtre d'angle du cousin*, où il se met lui-même en scène sous la figure du cousin qui contemple du haut de la chaise-longue où le cloue la paralysie

la place du marché grouillant sous sa fenêtre. Dès ce moment, il commençait à sentir son esprit moins souple :

« Le chemin que doit suivre la pensée pour venir se fixer sur le papier était intercepté par le malin démon de la maladie. Dès que mon cousin voulait écrire quelque chose, non seulement ses doigts lui refusaient tout service, mais la pensée elle-même s'émiettait et s'envolait. Mon cousin en tombait dans la mélancolie la plus noire. »

Hoffmann était privé à ce moment de son stimulant habituel, ayant pris, dès le début des accidents de paralysie, des habitudes d'abstinence forcée. D'ailleurs son estomac réclamait les plus grands ménagements et la dyspepsie caractérisée avec phénomènes douloureux, intolérance et dégoût pour la viande, dont il gratifie son cousin, ressemble bien à la *dyspepsie éthylique* dont lui-même était sans doute affligé.

« Le repas qui était servi consistait en une petite assiettée de bouillon, un œuf à la coque, mollet, avec du sel et une demi-bouchée de pain blanc. « Une seule bouchée de plus, dit le cousin doucement et mélancoliquement, en me pressant la main, le plus petit morceau de la viande la plus légère, me cause des douleurs intolérables et m'enlève toute force de vivre et la dernière étincelle de bonne humeur qui essaye de briller encore de temps à autre. »

On conçoit qu'avec une alimentation pareille, Hoffmann s'affaiblit très vite. Il ne semble pas qu'il ait succombé, comme il arrive souvent, à une infection tuberculeuse surajoutée. Nulle part il n'y est fait allusion et la laryngite qui rendait sa voix enrouée dans les dernières années

pouvait reconnaître simplement une origine éthylique. Il est plus probable qu'il succomba dans la cachexie qui accompagna les progrès de la maladie.

En mai 1822, les douleurs deviennent telles qu'on applique des moxas le long du rachis dans le but de les calmer.

Le 20 juin, Hoffmann ne s'alimente plus, il somnole, se désintéresse de toutes choses. Le 24 au soir, la paralysie a envahi le corps tout entier, la tête seule reste vivante. Mais il ne souffre plus et croit sa guérison prochaine.

Le 25 juin, au matin, ses plaies (probablement des escarres) commencent à saigner abondamment. Les assistants comprennent que la fin est proche. Hoffmann appelle son secrétaire et lui murmure quelques mots incompréhensibles. Puis sa femme s'approche. Il lui demande de lui joindre les mains et murmure : « Il faut bien aussi penser à Dieu ! » Peu après il reprend quelque force, se sent mieux. Il assure que, le soir même, il reprendra la dictée du conte qu'il a laissé inachevé : *L'Ennemi*. Mais peu après, il râle et vers 11 heures du matin, il était mort.

On a prononcé, au sujet de cette mort, le diagnostic d'ataxie locomotrice, de tabes, et tous les auteurs qui ont écrit sur Hoffmann, jusqu'à Arvède Barine, ont répété cette opinion sans la contrôler. Il semble difficile, en présence d'un tableau clinique semblable, de s'y ranger. La rapidité de l'évolution est tout à fait conforme à ce qu'on observe dans les polynévrites alcooliques et fait écarter, au contraire, l'idée du tabes dont les lésions se constituent beaucoup plus lentement. Les antécédents alcooliques de Hoffmann expliquent facilement l'origine de

cette polynévrite, alors que personne n'est en mesure de prouver qu'il ait eu le moindre accident de syphilis antérieurement à ce prétendu tabes. Enfin aucun de ses amis ne signale de troubles oculaires ou de troubles des sphincters qui n'eussent pas manqué de les frapper et c'est bien la paralysie franche qu'ils décrivent et non l'ataxie, l'incoordination du tabétique.

CHAPITRE VI

L'ŒUVRE DE HOFFMANN ET L'ALCOOLISME

L'œuvre que laissait Hoffmann en mourant était considérable. A la fois littérateur, peintre et musicien, il avait travaillé jusqu'à son dernier jour à exprimer avec un enthousiasme toujours jeune ce qu'il voyait, ce qu'il sentait, ce qu'il pensait. Egalement doué pour tous les arts, il avait hésité longtemps à en cultiver un seul au détriment des autres, puis ne pouvant se décider à rien sacrifier de ce qui l'intéressait il était resté l'artiste universel, capable aussi bien de brosser un décor de théâtre ou une fresque allégorique que d'écrire une comédie ou de composer une sonate suivant les règles du double contrepoint.

Il se croyait pourtant avant tout musicien et dans ses contes, il fait à la musique des allusions constantes. Son héros favori, son porte-parole Johannès Kreisler, dans lequel il se dépeint lui-même, auquel il prête ses idées les plus chères, est un musicien passionné. Il ne craint pas

d'emprunter à la musique des images et des comparaisons qui auraient fait la joie de notre Baudelaire, témoin cet habit acheté par Kreisler « dans la plus haute mauvaise humeur, après un trio manqué et dont la couleur était en ut dièze mineur, ce pour quoi, afin de tranquilliser ceux qui le verraient, il y avait fait ajouter un collet de couleur mi majeur. » (*Lettre du Maître de Chapelle Kreisler au baron Wallborn*). De son œuvre musicale si considérable, que reste-t-il pourtant aujourd'hui ? Même son célèbre opéra d'*Undine*, que le grand Weber admirait sans réserve et qui passait pour un des premiers modèles de l'école romantique allemande, est tombé dans l'oubli et le livret de Fouqué est actuellement représenté avec la partition de Lortging.

L'œuvre du peintre n'a pas eu meilleur sort. Ce qui reste ce sont des caricatures, quelques-unes devenues classiques, sur Napoléon et l'invasion française, ou bien encore les croquis à la plume qu'il jetait au hasard sur des feuilles volantes dans les tavernes de Berlin et que des curieux ont recueillies.

L'écrivain même n'a pas survécu dans son entier. Qui parle aujourd'hui du critique ou de l'auteur dramatique? Seuls les contes ont conservé une partie de leur vogue première, moins peut-être à cause du charme de leur style ou de l'intérêt des idées qui s'y trouvent exprimées que pour l'impression de malaise qui s'en dégage et vient hanter le lecteur comme un cauchemar. Et ce sont ces contes précisément, tous composés après 1808, au moment où Hoffmann avait déjà déliré, où il était notoirement alcoolique, qu'il est intéressant d'étudier au point de vue médical.

Le surnaturel ne joue aucun rôle dans ces contes. C'est dans le domaine des sciences psychiques que Hoffmann cherche et trouve ses effets les plus terrifiants et il prend plaisir à étaler naïvement ses connaissances en cette matière. Indépendamment de ce que lui avaient appris ses lectures, il fréquentait des médecins et sans doute il devait souvent s'entretenir avec son ami le Dr Koreff du magnétisme et de la suggestion, dont les phénomènes semblent l'avoir particulièrement passionné. Il s'en sert fort habilement dans le *Spectre fiancé* et dans le *Magnétiseur* pour obtenir des effets de mystère dont il ne donne l'explication qu'au dénouement. Dans *Le Majorat* et *La Vampire* les héros du conte sont des somnambules.

Hoffmann cite volontiers des références pour justifier ses fictions :

« Je parlai avec érudition des idées fixes qui attaquent parfois les hommes et qui, comme un seul son faux, détruisent l'harmonie de l'organisme, complète par ailleurs. Je parlai de ce savant qui n'osait bouger de sa place, de peur d'aller briser avec son nez les vitres du voisin d'en face. Je parlai de l'abbé Molanos qui discourait raisonnablement sur toutes choses, et n'osait sortir de sa chambre, de peur d'être mangé par les poules, car il croyait être un grain d'orge. » (Les Frères de Saint-Sérapion.)

Il y a donc dans son œuvre tout un fantastique d'emprunt, dont les effets sont voulus, étudiés avec un art souvent très habile, mais que tout autre homme aurait été capable de construire avec les même matériaux.

Il y a par contre un autre fantastique qui lui est absolument personnel et dont il trouve les éléments en lui-même. Les songes, les extravagances, les visions abondent dans

son œuvre et portent tous à tel point le cachet du délire onirique qu'on ne peut s'empêcher de penser que Hoffmann en a puisé les éléments dans son propre délire.

C'est dans les *Aventures de la nuit de Saint-Sylvestre* qu'on trouve peut-être la plus typique et la plus complète de ces descriptions : Au sortir d'une soirée chez un conseiller où il a rencontré une femme qu'il aime, la belle Julie, le héros de ce conte a passé quelques heures à la taverne. Il rentre ensuite se coucher dans une chambre qu'il partage avec un petit homme brun.

« Il pouvait être déjà matin, quand une lueur qui m'éblouissait me réveilla. J'ouvris les yeux et j'aperçus le petit homme dans sa blanche robe de chambre et son bonnet de nuit sur la tête, qui me tournait le dos, assis à la table, et écrivait assidument à la lueur des deux flambeaux. Il avait l'air d'un vrai fantôme... Un frisson me prit et un rêve s'empara soudain de moi pour me transporter de nouveau chez le conseiller de justice, assis à côté de Julie, sur l'ottomane. Seulement, il me sembla bientôt que toute la compagnie n'était qu'un plaisant étalage de boutique de Noël et le conseiller de justice une élégante figurine de sucre avec un jabot de papier à lettres. Mais les petits arbres, les petits buissons de roses devinrent de plus en plus grands. Julie se leva et me tendit le bol de cristal d'où sortaient en languettes des flammes bleues... Alors mon bras fut tiré par derrière et c'était le petit homme brun, qui se tenait derrière moi, dans sa vieille figure, et chuchotait : « Ne bois pas !... » Et je frissonnai en regardant Julie, car, en vérité, elle ressemblait, dans sa robe aux mille plis et aux manches bouffantes, et avec l'arrangement de ses cheveux, à ces jeunes femmes tentatrices qu'entourent des monstres de l'enfer, dans les tableaux de Breughel, de Callot ou de Rembrandt. « Pourquoi t'es-tu donc effrayé soudain, me dit Julie. Je l'ai pourtant bien complètement à moi, toi et ton reflet ! » Je saisis le bol, mais le petit homme bondit,

sous la forme d'un écureuil, sur mes épaules et souffla sur les flammes avec sa queue, en piaillant opiniâtrement : « Ne bois pas ! » Cependant, toutes les figures de sucre de l'étalage s'animaient maintenant et agitaient comiquement leurs petites mains et leurs petits pieds. Le conseiller de justice de sucre courut à moi à petits pas... Bientôt les figurines de sucre se multiplièrent par centaines, par milliers, trépignèrent autour de moi et s'élevèrent jusqu'à moi en un tourbillon bigarré et horrible qui se mit à bourdonner à mes oreilles comme un essaim d'abeilles. Quant au conseiller de justice de sucre, il était monté ainsi, dans son essor, jusqu'à ma cravate et se mit à la serrer de plus en plus fort. » (Trad. H. de Curzon.)

Il est probable que Hoffmann n'aurait pu inventer de toutes pièces un rêve aussi parfaitement conforme aux rêves délirants de l'alcoolique et qu'il en a puisé les principaux détails dans ses propres souvenirs. Tous les caractères du délire de rêve qu'a décrit Lasègue se retrouvent dans ce récit avec les stigmates spéciaux aux rêves des alcooliques sans qu'une seule fausse note vienne gâter cet ensemble.

Tout d'abord ce rêve n'a pas lieu pendant le sommeil normal. Le dormeur se réveille et c'est après qu'il commence à délirer brusquement. C'est un délire presque exclusivement visuel, et dont le sujet est emprunté aux événements de la vie courante, à une soirée à laquelle le sujet vient d'assister. « Le rêveur, dit Lasègue, est plus qu'un spectateur, il est acteur ; le moi joue dans ses histoires un rôle prépondérant. » Et plus loin : « La durée de chaque image visuelle est courte. Elles se succèdent comme dans une lanterne magique. De là la mobilité des tableaux et la mobilité supposée du spectateur. » Ces phrases ne s'appliquent-elles pas mot pour mot au récit de Hoffmann ?

Son rêveur se voit entouré de figures petites et multiples, volant autour de lui en essaim bourdonnant, il voit des flammes, il voit le petit homme brun se changer en écureuil et tout cela sans manifester aucun étonnement. « Des faits, pas de réflexions, encore moins d'étonnement et de critique, dit encore Lasègue. Ce qui se passe, se passe et voilà tout. » Bien qu'en elles-mêmes ces visions n'aient rien d'effrayant, un sentiment de terreur s'empare de celui qui les subit : les poupées de sucre « forment un tourbillon bigarré et horrible », il frissonne, il songe aux monstres de l'enfer qu'il a vus sur des tableaux anciens.

Hoffmann prend soin, du reste, d'établir lui-même un rapport entre les visions de ses personnages et le vin ou l'alcool. Dans plusieurs de ses contes il conduit son héros à la taverne et lui fait absorber plusieurs verres de vin avant de le faire délirer. C'est ainsi qu'il agit dans le récit précédent, dans le *Chevalier Glück*, dans le *Choix d'une fiancée* où le conseiller Tusman voit commencer à la taverne ses tribulations. C'est en rentrant chez lui en pleine nuit, après boire, que Hoffmann rencontre dans un parc le chien Berganza qui lui tient jusqu'au chant du coq les discours les plus paradoxaux. Et ce faisant, Hoffmann fait preuve à la fois de sagacité et d'ignorance. De sagacité en établissant une relation entre le vin et le délire qu'il décrit. D'ignorance en insinuant que c'est la dernière bouteille qui a provoqué le délire alors qu'elle eût, tout au plus, dû provoquer le syndrome cérébelleux et le sommeil massif de l'ivresse aiguë. Il est vrai que Magnus Huss ne devait décrire l'alcoolisme que quarante ans plus tard et qu'on ne soupçonnait pas encore les lésions cérébrales chroni-

ques qu'entraîne une intoxication éthylique prolongée.

L'*Elixir du Diable* nous fournit un exemple de la zoopsie la plus caractérisée : il s'agit encore ici d'un cauchemar :

« Son corps était un squelette desséché, mais, parmi les os d'innombrables serpents se formaient en tresses et étendaient vers moi leurs têtes et leurs dards rouge de feu... Des têtes fantastiques, avec des pattes de sauterelles qui leur commençaient aux oreilles me regardaient avec un air moqueur... Des corbeaux à tête d'homme faisaient frissonner l'air. Belcampo, avec une horrible tête de lézard, à cheval sur un ver ailé d'aspect repoussant, piquait sur moi et voulait lisser ma barbe avec un peigne de fer rouge. Le bruit s'élevait de plus en plus fort et les figures devenaient toujours plus extraordinaires et plus étranges, depuis la petite fourmi qui danse avec des pieds humains, jusqu'à la grande carcasse de cheval qui va s'allongeant toujours, avec des yeux brillants et dont la peau forme une selle où trône un cavalier à tête de hibou flamboyante. » (Trad. La Bédollière.)

Tous les délires précédents sont attribués par Hoffmann à l'influence du vin. Mais il ne savait pas inventer d'autres rêves que ceux-là et chaque fois qu'un de ses personnages rêve, fût-ce une jeune fille à peine nubile, fût-ce même un animal comme le chien Berganza, les mêmes figures, les mêmes animaux reparaissent, la même sensation de terreur s'empare du rêveur.

Une jeune fille de 16 ans, dans le *Magnétiseur*, raconte ainsi son rêve :

« Je voyais Alban dans sa chambre, entouré d'instruments bizarres, de vilaines plantes, de pierres, de métaux rayonnants et d'animaux hideux, décrivant des cercles dans l'air avec des mouvements convulsifs. Son visage, ordinairement si calme et

si grave, affreusement contracté, m'offrait l'aspect d'un larve hideux et, dans l'orbe de ses yeux agrandis et d'un rouge ardent, serpentaient avec une vitesse incroyable d'immondes basilics lisses et étincelants. » (Trad. Egmont.)

Le chien Berganza, au cours de ses voyages, fut mêlé à une scène de sorcellerie, à laquelle participait une faune des plus variées et des plus turbulentes.

« Je me trouvais, dit-il, devant un carrefour au milieu duquel brûlait, sous un trépied, ce feu que j'avais vu de loin, avec un chaudron d'une forme étrange au-dessus de lui. Un monstrueux crapaud, moucheté d'horribles et luisantes couleurs, se tenait droit devant le chaudron et y fourgonnait avec une grande cuiller, ce qui faisait déborder l'écume en cuisson, toute bouillonnante, sifflante et crépitante, dans les flammes d'où s'élançaient des étincelles rouge sang qui retombaient sur la terre en prenant des formes hideuses. Des lézards à figure humaine sottement ricanante, des putois polis comme glace, des souris à tête de corbeau, toute une vermine malfaisante courait sauvagement en tous sens, en un cercle toujours plus étroit et un grand chat noir aux yeux étincelants y saisissait avidement ce qui lui convenait pour le dévorer en grondant... Soudain je me vis entouré par sept gigantesques vieilles femmes décharnées... Elles commençèrent un chant perçant, en tournant de plus en plus sauvagement, avec des gestes bizarres, autour du chaudron, au point que leurs cheveux d'un noir de corbeau flottaient au loin dans les airs et que leurs suaires déchirés couvraient à peine leur jaune et hideuse nudité. Le chat noir criait, au milieu de tout cela, dans les tons les plus aigus et ses crachements faisaient jaillir tout autour de lui des étincelles... Puis, voici que le crapaud se gonfla de plus en plus et tout à coup s'élança dans le chaudron fumant qu'il fit déborder dans le feu et alors les flammes et l'eau bouillante fermentèrent, sifflèrent, pétillèrent et ondulèrent en mille horribles images qui apparaissaient et

s'évanouissaient aussitôt en une incessante succession dont l'esprit se sentait angoissé. C'étaient d'étranges et hideux animaux singeant la forme humaine ; puis des êtres humains combattant avec d'épouvantables contorsions les figures de bêtes : et tout cela se mêlait, se pénétrait, s'enlaçait et se dévorait. Et, toujours plus sauvages et plus emportées, les sorcières tournaient en dansant, au milieu de l'épaisse fumée de soufre du chaudron flamboyant. » (Trad. H. de Curzon.)

Dans tous ces exemples, ce sont, en somme, toujours les mêmes images qui reviennent, spectres et animaux repoussants, petits êtres multiples et tourbillonnants, rien d'autre, en somme, que ce que peut voir dans son délire n'importe quel alcoolique. Malgré son imagination si féconde, Hoffmann n'a rien innové dans ce genre, contrairement à ce qu'on aurait pu croire. Quand il essaie d'inventer autre chose, on sent la composition voulue, comme dans le rêve du Chevalier Glück :

« Il était nuit et des masques grimaçants venaient m'effrayer et s'accroupir autour de moi. Des spectres m'entraînaient jusqu'au fond des mers et, du même trait, me ramenaient dans les plaines lumineuses du ciel. Tout redevenait ténèbres et des éclairs perçaient la nuit et ces éclairs étaient des tons d'une pureté admirable qui me berçaient doucement. Je me réveillai et je vis un œil vaste et limpide qui plongeait son regard dans un orgue ; et chaque fois que son éclatant rayon visuel colorait une des touches, il en sortait des accords magnifiques, tels que je n'en avais jamais ouïs. Des flots de mélodie débordaient de toutes parts et moi, je nageais délicieusement dans ce frais torrent qui menaçait de m'engloutir. L'œil se dirigea vers moi et me soutint à la surface des ondes écumantes. Les ténèbres revinrent. Alors, deux géants couverts d'armures brillantes m'apparurent. C'étaient la basse fondamentale et la quinte. Ils

m'entraînèrent de nouveau dans l'abîme, mais l'œil me souriait. Je sais, dit-il, que ton cœur est animé de désirs ; la douce tierce va venir pour toi se placer entre ces deux colosses ; tu entendras sa voix légère et tu me reverras avec le cortège de mes mélodies. » (Trad. Loève-Veimars.)

On pourrait se demander si ces rêves en quelque sorte professionnels, pour un musicien comme Hoffmann, ne sont pas le souvenir de quelque cauchemar personnel. Il semble plutôt qu'il ait construit à plaisir cet assemblage et le symbolisme de la dernière partie est loin de l'incohérence du rêve spontané. Dès qu'il s'éloigne des images que lui fournissait son propre délire, Hoffmann n'arrive plus à donner à ses récits le cachet du rêve alcoolique que nous avons observé déjà si souvent.

Dans tous les exemples précédents, nous n'avons vu que la première étape du délire alcoolique, le délire nocturne. Et, à vrai dire, c'est celle que Hoffmann décrit le plus souvent. Les personnages s'endorment, ils ont des cauchemars parfaitement caractéristiques, mais, une fois éveillés, ils sont parfaitement normaux. Dans quelques contes, pourtant, nous trouvons la description de troubles plus avancés.

Dans *la Vision*, on trouve une *idée délirante* très nette : une jeune fille se figure être un fantôme effrayant et se cache à tous les yeux, de peur qu'à sa vue les gens qu'elle rencontre ne se meurent de frayeur. Ailleurs, ce sont des *illusions*, comme dans la *Maison déserte*, où l'on voit un jeune homme apercevoir dans son miroir non pas sa propre image, mais celle de la jeune fille qu'il aime.

Dans le *Vase d'or*, on peut suivre chez l'étudiant Anselme toute la gamme des troubles sensoriaux que décrit Ma-

gnan : « On passe du simple trouble fonctionnel à l'illusion, de celle-ci à l'hallucination, confuse d'abord, unique, puis multiple et devenant peu à peu une hallucination nette, précise, distincte, s'imposant en un mot comme la réalité. » (De l'Alcoolisme). Et cette constatation est d'autant plus frappante que Hoffmann ne semble pas vouloir établir de rapport entre ces troubles et l'influence de l'alcool. Le pauvre Anselme est un jeune étudiant qui n'a bu de sa vie. C'est au cours d'une promenade, dans une prairie, pendant le jour, que le délire le prend, délire diurne d'emblée. Son délire commence par des *illusions* simples, à l'aspect d'un bouquet d'arbres qui tamise les rayons du soleil couchant et dont les feuilles tremblent au vent du soir :

« L'étudiant Anselme fut interrompu dans son soliloque par un étrange grésillement, un bruissement qui s'élevait du gazon devant lui, mais qui monta bientôt en glissant dans les branches et les feuilles du sureau arrondi en voûte au-dessus de sa tête... Sans qu'il se rendit compte comment, le chuchotement, le murmure, le tintement se changèrent en douces paroles entrecoupées : « Par les branches, par les fleurs épanouies, balançons-nous, glissons-nous, petite sœur... » Puis, au-dessus de la tête d'Anselme résonna comme un accord parfait de vibrantes cloches de cristal. Il regarda en l'air et aperçut trois petits serpents tout brillants d'or vert qui s'étaient enlacés autour des branches et présentaient leurs petites têtes au soleil du soir. Alors, il entendit de nouveau chuchoter et murmurer dans les mêmes termes et les petits serpents glissèrent en se caressant, en haut et en bas à travers les feuilles et les ramilles ; et quand ils s'agitaient si rapidement, il semblait que le sureau éparpillât à travers son sombre feuillage mille émeraudes étincelantes... Et voici que résonnèrent plus forts les suaves accords des cloches de cristal et les étincelantes émeraudes tombèrent sur lui

et l'entouraient comme ondoyant en mille petites flammes et se jouant en fils d'or scintillant tout autour de lui. » (Trad. H. de Curzon.)

Mais peu à peu paraissent des *hallucinations* précises, s'imposant comme des réalités. La scène se passe au cours d'une beuverie ; plusieurs personnes graves sont réunies autour d'un bol de punch. C'est d'ailleurs la seule fois de tout le conte qu'Anselme nous est présenté en train de boire :

« La porte s'ouvrit et tout se tut subitement : c'était un petit homme vêtu d'un manteau gris. Sa figure avait quelque chose d'étrangement grave et surtout son nez recourbé, sur lequel était placée une paire de lunettes, se distinguait de tous ceux qu'on eut jamais vus. Il portait aussi une si singulière perruque qu'elle semblait plutôt un bonnet de plumes. » Il prononce quelques paroles et s'en va comme il était venu. « Tous s'aperçurent alors que le grave petit homme était réellement un perroquet gris. »

Les hallucinations deviennent si précises, si multiples, affectant non plus seulement la vue, mais l'ouïe et la sensibilité générale qu'Anselme prend l'allure d'un véritable persécuté. Chacun de ses gestes déchaîne des visions terribles, il entend des injures qu'on profère autour de lui, à son adresse, sans qu'il puisse les attribuer à un être humain. Il arrive, par exemple, devant une maison et veut saisir le marteau de bronze de la porte pour signaler son arrivée.

« La figure de métal soudain se tordit en une dégoûtante grimace de regards étincelant d'un feu bleuâtre avec un ricane-

ment affreux... Les dents aiguës claquaient ensemble dans la gueule flasque et de ce claquement sortait une voix rauque : « Fou ! fou, fou, Attends-! Pourquoi es-tu sorti ? Fou !... » Sa main atteignit le cordon de la sonnette et le tira. Le cordon se mit à descendre et devint un gigantesque serpent blanc transparent qui l'enlaça et le serra en repliant de plus en plus ses nœuds, au point que ses membres épuisés et broyés se brisèrent en craquant et que son sang jaillit de ses veines, pénétrant le corps transparent du serpent qu'il teignait en rouge... Le serpent leva la tête et posa sa longue langue pointue de métal ardent sur la poitrine d'Anselme. Une douleur déchirante fit éclater brusquement l'artère vitale et il perdit tout sentiment. » (Trad. H. de Curzon.)

Ailleurs, Anselme traverse une volière et des voix railleuses le poursuivent qu'il ne peut attribuer qu'aux oiseaux volant dans les branches autour de lui :

« Monsieur le Studiosus, ne vous pressez pas tant ! Ne guignez pas tant les nuages, vous pourriez tomber sur le nez... Hé ! hé ! Monsieur le Studiosus !... Passez le peignoir à poudrer, le parrain chat-huant va vous friser le toupet ! »

Ailleurs encore apparaissent d'autres troubles de la sensibilité générale. Anselme a la sensation d'être enfermé dans un bocal de verre. On arrive ainsi presque aux idées de négation, d'énormité, de légèreté, qui précèdent immédiatement la dissolution de la personnalité.

Et nous touchons ainsi aux troubles mentaux les plus graves de l'intoxication alcoolique, dont Hoffmann n'aimait guère parler, à ce qu'il semble, parce qu'il les redoutait pour lui-même, mais auxquels il fait allusion nettement, sous une forme symbolique dans son fameux *Elixir*

du Diable. Cet élixir est un vieux vin que jadis le solitaire Antoine arracha au démon tentateur, dans les déserts de la Thébaïde et que l'on conserve dans certaine abbaye comme une relique précieuse. Le moine Médard vient à y goûter et aussitôt une chaleur délicieuse le pénètre, il acquiert une force et une vie nouvelles. Animé d'une ardeur extraordinaire, il s'occupe avec succès des affaires les plus importantes du couvent, son éloquence est sans pareille et l'on se rue à ses sermons. Puis tout à coup il quitte le couvent et dès ce moment, partout où il passe, des crimes épouvantables sont commis. Hoffmann attribue bien ces crimes à un second personnage, un certain fou nommé Victorin, mais ce fou nous est présenté si semblable à Médard, il est initié à tel point à tous les détails les plus intimes, à tous les secrets de la vie de Médard qu'il est impossible sous peine d'absurdité d'en faire un personnage distinct. D'autant plus que c'est Médard lui-même qui raconte l'histoire, qui décrit tous ces faits horribles qu'il ne peut raisonnablement attribuer à lui-même et qu'il est naturellement conduit à supposer l'existence d'un être différent, auteur présumé de tous les actes dont lui-même n'a pas conscien e.

Il s'agit là de ces *troubles de la personnalité* que Ribot a décrits : « Presque toujours tout se borne à une aliénation (au sens étymologique du mot), de certains états de conscience que le moi ne considère pas comme siens, qu'il objective, qu'il place en dehors de lui et à qui il finit par attribuer une existence propre mais indépendante de la sienne. » (Maladies de la personnalité, p. 113). Le malade se croit dès lors hanté, soit par une autre personne (persécution),

soit par son double, soit par lui-même. Médard est ainsi hanté par Victorin et il sait nous communiquer à tel point sa conviction qu'il devient fort difficile de ne pas se sentir aussi ahuri que le pauvre moine par les événements qui se déchaînent autour de lui. Tout s'explique, au contraire, si nous faisons de Médard et de Victorin une même personne et si nous songeons à cet élixir terrible et symbolique dont la puissance magique s'exerce pendant toute la durée du conte.

Jamais Hoffmann n'a décrit plus parfaite dégénérescence mentale et Edgar Poë lui-même n'est jamais allé jusqu'à ce degré dans ses contes. Mais il est certain que Hoffmann ne parlait pas ici par expérience personnelle et nous avons vu qu'il n'avait jamais présenté de troubles psychiques très sérieux.

Il est curieux de comparer, au point de vue du cachet pathologique, l'œuvre de Poë et l'œuvre de Hoffmann. Dans celle de Poë, le dipsomane, nous ne trouvons pas de délire, mais des impulsions tenaces, obstinées, implacables, contre lesquelles le héros essaie bien de lutter, mais pour succomber fatalement, malgré ses efforts. L'horreur sauvage, la terreur dominent ces histoires dont les héros sont les jouets d'une fatalité sans pitié. Les héros de Hoffmann l'alcoolique ne connaissent pas ces impulsions. A part, dans *Mademoiselle de Scudéri*, le joaillier Cardaillac, qui n'est pas de son invention, d'ailleurs, car il en a copié le personnage dans un conte vénitien, tous se contentent de délirer et ils le font, à vrai dire, autant qu'il est possible. Mais ils restent pendant leur délire parfaitement inoffensifs pour eux comme pour les autres.

Dans l'œuvre de Poë on ne trouve pas, quoiqu'on en ait dit, le cachet de l'alcool, mais celui de l'aliénation mentale véritable que constitue la dipsomanie. L'œuvre de Hoffmann, au contraire, nous présente un tableau clinique à peu près complet des troubles psychiques relevant de l'alcoolisme.

CONCLUSIONS

Nous avons essayé, dans cette thèse, d'étudier le développement et l'évolution de l'alcoolisme chez un homme d'intelligence supérieure.

L'alcoolisme ne s'est pas développé chez Hoffmann de façon purement accidentelle. Il était chargé d'une hérédité névropathique très lourde et fut lui-même, de tout temps, malgré ses facultés intellectuelles remarquables, un anormal, un déséquilibré.

L'alcool agit sur son état mental d'une double façon : en exagérant son état d'instabilité préexistant ; en y ajoutant les stigmates qui lui sont propres, parmi lesquels le délire nocturne et diurne tint la première place. Plus encore que son état mental, la santé physique de Hoffmann fut affectée et il succomba en cinq mois aux progrès d'une polynévrite éthylique.

La plupart des œuvres que Hoffmann laissait après lui furent écrites dans les quinze dernières années de sa vie, c'est-à-dire pendant la période où il buvait régulièrement

C'est ce qui explique que la marque de l'alcool y soit si vivement empreinte et qu'on y trouve perpétuellement la trace du délire auquel il était sujet.

Vu : le Doyen,
LANDOUZY.

Vu : le Président de la thèse,
G. BALLET.

Vu et permis d'imprimer,
Le Vice Recteur,
LIARD.

BIBLIOGRAPHIE

Œuvres de HOFFMANN. — Texte allemand

E. T. A. Hoffmann. — Ausgewählte Schriften. 10 vol. Berlin (1827-1828).

E. T. A. Hoffmann. — Vollständige rechtmässige Ausgabe. 15 vol. Stuttgard, 1839.

E. T. A. Hoffmann. Sämmtliche Werke. Paris, Baudry, 1841.

E. T. A. Hoffmann. — Gesammelte Schriften. 12 vol. Berlin, 1844-1845.

E. T. A. Hoffmann. — Gesammelte Schriften. 12 vol. Berlin, Georg Reimer, 1871-1873.

E. T. A. Hoffmann. — Gesammelte Schriften. In Hempelschen National bibliothek. Berlin, 1879-1883, 15 vol.

Hoffmann's Briefe. — Herausgegeben von Hans von Müller. Francfort, 1907, 2 vol.

Hoffmann's musikalischen Schriften. — Herausgegeben von Istel, Stuttgard, 1907.

Kurschner's Deutsche National-Litteratur, T. 147, E. T. W. Hoffmann. — W. Spemann. Berlin et Stuttgard (sans date).

II. — Traductions françaises

Champfleury. — Contes posthumes de E. T. A. Hoffmann, précédés d'une étude sur Hoffmann. Paris, Lévy, 1856, in-12.

P. Christian. — Contes fantastiques de E. T. A. Hoffmann, Paris, Lavigne, 1844, in-8°.

P. Christian. — Contes nocturnes de E. T. A. Hoffmann. Paris, Lavigne, 1845, in-12.

H. de Curzon. — E. T. A. Hoffmann. Fantaisies à la manière de Callot. Paris, Hachette, 1891, in-16.

Henry-Egmont. — Contes fantastiques de E. T. A. Hoffmann. Traduction nouvelle précédée d'une notice sur la vie et les ouvrages de l'auteur. 4 vol. in-8°. Paris, Béthune et Plon, 1836-1837.

La Bédollière. — E. T. A. Hoffmann. Contes mystérieux. 4 vol. in-12, Paris, Barba, 1838.

La Bédollière. — E. T. A. Hoffmann. Contes nocturnes. 4 vol. in-12. Paris, Barba, 1838.

La Bédollière. — E. T. A. Hoffmann. Contes des frères de Sérapion. 1 vol. grand in-8°. Paris, Barba, 1860.

La Bédollière. — E. T. A. Hoffmann. L'Elixir du Diable. Le Petit Zachée. 1 vol. in-4°. Paris, Barba, 1861.

Loève-Veimars. — Œuvres complètes de E. T. A. Hoffmann,

précédées d'une notice sur Hoffmann, par Walter Scott et de la biographie de Hoffmann par le traducteur. 20 volumes in-12. Paris, Renduel, 1829-1833.

Xavier Marmier. — Contes fantastiques de E. T. A. Hoffmann, précédés d'une étude par Théophile Gautier et d'une notice biographique sur Hoffmann, par le traducteur. Paris, Charpentier. (Sans date.)

Théodore Toussenel et le traducteur des romans de Veit. Weber. Œuvres complètes de E. T. A. Hoffmann, précédées d'une biographie de Hoffmann. 12 vol. in-12. Paris, Pochard et Jules Lefebvre. 1830.

Etudes sur Hoffmann

Arvède Barine. — Poètes et névrosés (Hoffmann, de Quincey, E. Poë, G. de Nerval). Paris, Hachette, 1898.

H. de Curzon. — E. T. A. Hoffmann. In-8°. Paris, Picard et fils, 1901.

Dr Paul Delaunay. — Silhouettes d'écrivains. Alcooliques et névrosés. (E. Poë, Hoffmann). In-8°, Paris, Gougy, 1904.

Georg Ellinger. — E. T. A. Hoffmann. Sein Leben und seine Werke. 1 vol. in-8°. Léopold Woss, Hambourg et Leipzig, 1894.

Funck. — Aus dem Leben zweier Dichter. (E. T. A. Hoffmann, Fr. Gottlob Wetzel.) 1836.

Rudolf von Gottschall. — Die deutsche National-Litteratur des neunzenhten Jahrhunderts. 6e édition, 4 vol. Breslau, Eduard Trewendt, 1891.

J. E. Hitzig. — Aus Hoffmann's Leben und Nachlasz, 2 vol. Dümmler, Berlin, 1823.

Emile Lauvrière. — Edgard Poë, sa vie et son œuvre. Paris, Alcan, 1904.

Wilhelm Siebert. — Heinrich Heine's Beziehungen zu. E. T. A. Hoffmann. Marburg, N. G. Elwert, 1908. In-8°.

Varnhagen von Ense. — Biographischen Porträts. Berlin (1824-1830).

Ouvrages divers

Babinski. — Des névrites. Traité de Médecine de Bouchard et Brissaud. 2° édition. T. X, p. 113. Paris.

B. Ball. — Leçons sur les maladies mentales, 2e édition. Paris, Asselin et Houzeau, 1890.

Gilbert Ballet. — Traité de Pathologie mentale. Paris, Doin, 1903.

G. L. Duprat. — L'instabilité mentale, essai sur les données de la Psychopathologie. Paris, Alcan, 1899. In-8°.

Lancereaux. — Article Alcoolisme. Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales.

Ch. Lasègue. — Le Délire alcoolique n'est pas un délire, mais un rêve. Archives générales de Médecine, novembre 1881.

Ch. Lasègue. — Dipsomanie et Alcoolisme. Archives générales de Médecine, septembre 1882.

Legrain (Paul-Maurin). — Du Délire chez les dégénérés. Thèse pour le doctorat en médecine. Paris, 1886.

LOMBROSO. — Les conquêtes récentes de a Psychiatrie. Turin, Bocca, 1898.

V. MAGNAN. — De l'alcoolisme, des diverses formes du délire alcoolique et de leur traitement. Paris, Delahaye, 1874,

V. MAGNAN. — De la Dipsomanie. Progrès Médical, 26 janvier. au 22 mars 1884.

MAGNAN et LEGRAIN. — Les Dégénérés (état mental et syndromes épisodiques). Bibliothèque Charcot-Debove, Paris, Rueff, 1895.

B. A. MOREL. — Traité des maladies mentales. Paris, Masson, 1860.

B. A. MOREL. — Traité des Dégénérescences humaines. Paris, 1857.

E. RÉGIS. — Précis de Psychiatrie, 4e édition. Paris, Doin, 1909, in-16.

TH. RIBOT. — Les maladies de la personnalité. Paris, F. Alcan, in-18.

TH. RIBOT. — Les Maladies de la Volonté. Paris, F. Alcan, 1892, in-18.

TRÉLAT. — La Folie lucide étudiée et considérée au point de vue de la famille et de la société. — Paris, Delahaye, 1861.

Orléans. — Imp. H. Tessier.